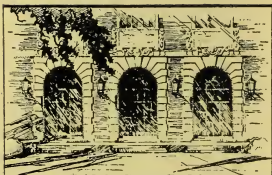


845B644
5061PO

DEUX
MEDITATIONS
SUR LA MORT

Bordeaux





LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

845B644

Od 1905

Return this book on or before the
Latest Date stamped below. A
charge is made on all overdue
books.

University of Illinois Library

MAR 3 1960



Digitized by the Internet Archive
in 2016

1782

livre de poche

DEUX MÉDITATIONS
SUR LA MORT

*La vie est une
partie qu'il faut
toujours perdre.
Sainte-Beuve.*

OUVRAGES DE HENRY BORDEAUX

Romans

LA PETITE MADEMOISELLE.

LE LAC NOIR.

LA PEUR DE VIVRE.

LA VOIE SANS RETOUR.

LE PAYS NATAL.

L'AMOUR EN FUITE. - Une honnête femme
— Le Paon blanc.

Essais de critique

LES ÉCRIVAINS ET LES MŒURS, 2 vol.

PETITE COLLECTION « SCRIPTA BREVIA »

HENRY BORDEAUX

Deux
Méditations
sur la Mort

LA SENSIBILITÉ DE MAURICE BARRÈS
LA SENSIBILITÉ DE PIERRE LOTI
Avec une préface et des notes de l'Auteur.



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et C^{ie}
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

—
1905

Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Six exemplaires sur Japon, numérotés de
1 à 6.*

*Dix exemplaires sur Hollande, numérotés
de 7 à 16.*

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays y compris la Suède et la Norwège.

845 B644

Od 1905

AVANT-PROPOS

Ces deux Méditations sur la Mort devaient faire partie d'un ouvrage plus considérable sur la sensibilité contemporaine, Notre vie est si précipitée, et les directions si nombreuses, que l'on préfère trop souvent la nouveauté d'entreprendre à la volonté de finir.

Il m'a paru que leur titre convenait à ces deux essais dont le coup de sonde a rencontré tout au fond d'une poésie magnifique, comparable aux reflets du soir sur la mer, le sentiment de la mort, la mort inspiratrice.

Mais Loti et Barrès la supportent différemment.

Maurice Barrès traite la mort en ennemie et lui déclare une guerre implacable. Son ardeur veut épuiser la vie comme le suc d'une fleur empoisonnée dont on meurt dans l'ivresse. Qu'il me permette de citer ici un passage significatif d'une lettre qu'il m'écrivit précisément à l'occasion de cette étude :

« J'avais vingt-trois ans quand je suis allé de Sienne passer vingt-quatre heures à l'abbaye de Monte-Olivetto, et le vieux moine avec qui j'avais causé et que la jeunesse sans doute intéressait voulut m'offrir en souvenir un livre. — « Que dois-je y écrire ? dit-il, que souhaitez-vous ? La paix ou la guerre ? » — « Je ne veux point

Romance G. E. Moore 1 af 195496 19 Mar 1914 King

la paix. » Il me parut plus frappé que je n'aurais pu supposer de ma réponse un peu vive, il me fit un sermon et puis écrivit Pax au premier feuillet. Si j'avais à recommencer ma vie, j'y voudrais plus de fierté et moins de flâneries encore, mais ni le doux, ni le paisible; elle m'a fait plus âpre sans me fatiguer. Et la vie pour moi, c'est la guerre, jusqu'à ce que la fatigue de tous nos sens nous isole... »

Pour Loti, la mort est mêlée à toute la nature dont nous ne sommes pas distincts. Au musée Brera, à Milan, on voit un tableau de Luini qui représente Danaé transformée en arbre. Le corps de la jeune femme est déjà comme à demi végétal. Mais contractée, elle paraît souffrir à l'avance de ne plus souffrir bientôt. Un jeune berger qui joue de la flûte la regarde avec calme se détacher des hommes. Sur cette toile, je découvre l'image d'un panthéisme douloureux, et c'est l'art de Loti...

Paris, ce 23 Janvier 1905.

H. B.

LA SENSIBILITÉ

de

MAURICE BARRÈS

I

On attribue ce mot de détresse à Michel-Ange mourant après quatre-vingts ans de travaux héroïques et de luttes sombres avec son génie : « Malheureux que je suis, qui, en pensant aux années écoulées, ne retrouve pas, parmi elles toutes, un seul jour qui ait été à moi. » — Sur le journal de cette impératrice Élisabeth que Maurice Barrès appelle une *impératrice de la solitude*. je relève une plainte presque aussi désolée : « Nous n'avons pas le temps d'aller jusqu'à nous, tout occupés que

nous sommes à des choses étrangères. Nous n'avons pas le temps de regarder le ciel qui attend nos regards... J'ai vu une fois à Tälz une paysanne en train de distribuer la soupe aux valets. Elle n'arriva pas à remplir sa propre assiette. »

Ceux-là pourtant, l'un par la force de sa pensée, l'autre par l'isolement que donnent le rang suprême et le malheur, eurent le loisir de se poursuivre eux-mêmes, l'un à travers les expressions multiples et toujours frénétiques de son art, l'autre dans ses perpétuels voyages sur la mer déserte. Artiste ou reine, placés par le génie ou le sort au-dessus des autres hommes, volontairement éloignés et décidés à se chercher soi-même, ces individualistes forcenés ne s'atteignirent qu'à de rares instants fugitifs. Mais nous, — nous qui sommes le commun des mortels —, combien d'heures vivons-nous véritablement ? Que chacun ôte de sa vie le temps donné au sommeil qui est frère de la mort, et le temps donné aux *choses étrangères*, et le temps inutile, et le temps perdu, et le temps vainement dissipé, que lui

restera-t-il ? Quand nous appartenons-nous à nous-mêmes ? Quand sommes-nous vraiment nous-mêmes ? Sauf ces grandes joies, et, plus encore, ces grandes douleurs qui nous tirent avec violence en face de la vie, toutes nos occupations, toutes nos pensées, tous nos sentiments n'ont-ils point pour secret objet, en nous distrayant avec des frivolités, de nous dérober une part du court chemin qui nous conduit à la mort ?

Le soleil ni la mort, a dit un sage, ne se peuvent contempler en face. Il est des yeux qui fixent le soleil. Il est des âmes vigoureuses qui mesurent la profondeur de la mort. Elles y découvrent quelle attitude garder devant la vie. Nos attitudes devant la vie, dépouillées de leurs vêtements décoratifs, sont toutes contenues entre deux qui représentent les deux points extrêmes de la métaphysique et qui d'ailleurs se combinent de mille manières diverses. Aux tentatives de notre raison que sont les philosophies, correspondent ces expressions de notre sensibilité, et c'est la mort qui nous les inspire.

Hypnotisés par la mort, nous l'installons jusque dans notre vie présente, nous en imprégnons celle-ci que nous prétendons confondre avec la vie universelle, que nous croyons exalter avec la poésie de la nature et que nous étouffons comme Héliogabale étouffait ses convives sous les roses : plus de volonté individuelle, plus de personnalité : nous nous confondons avec le divin Pan, nous nous perdons dans le grand Tout. Dès lors à quoi bon la révolte ? à quoi bon la pensée ? à quoi bon l'action ? Pour être heureux, il n'est que de s'abandonner et d'oublier la vie. Ce rêve vaporeux du panthéisme qui, en nous plongeant dans la nature où tout expire et se renouvelle en même temps, nous supprime nous-mêmes, comment ne séduirait-il pas les âmes tremblantes et paresseuses, déjà si peu différentes des morts ?

Ou bien, indignés des menaces de la mort, et sentant sa présence invisible jusque dans ces états de langueur, de dissipation ou de vide qui occupent tant de place dans notre brève existence, nous aspirons avec fureur à la

combattre, et sur le seul terrain où nous ayons quelque chance de remporter des victoires partielles : en nous-mêmes. Ces heures perdues, ces ternes instants, ces inconsistantes minutes dont nous apercevons la fuite et non la trace, supprimons-les. Montons autour de nos jours une garde attentive. Ne les laissons échapper qu'après en avoir retiré toute la saveur. Fortifions notre personnalité. Ainsi nous augmenterons le patrimoine de notre vie. Ainsi nous aurons véritablement vécu. Car nous ne pouvons compter à notre actif que ces ébranlements où se révèle à nous la conscience de vivre. La mort, on l'a osé prétendre, est la seule réalité. Allons donc ! il en est une autre, et c'est notre *moi*. En présence de la mort lui seul existe. Ils sont face à face, et se livrent une lutte sans merci. Certain de la défaite, notre *moi* peut du moins s'étendre dans le temps et dans l'espace. Que ne peut-il pas ? Il se crée lui-même, il crée l'univers, il crée Dieu. L'univers existe-t-il en dehors de la conception que nous en avons ? Et Dieu est-il autre chose que la projection de

notre désir relatif dans un absolu inconcevable?... Cette doctrine orgueilleuse, qui reçut sa formule de Kant et de Hegel, n'est-elle point faite pour tenter les âmes énergiques et conquérantes, capables d'accepter une lutte sans trêve avec la mort, et de lui reprendre par la violence tous ces mornes territoires, toutes ces étendues glacées qui envahissent la plupart des vies humaines réduites à peu de culture, afin de les défricher, de les labourer et d'y faire croître, comme des fleurs et des fruits, les sensations et les sentiments?

Le panthéisme nous perdait dans la nature comme un brin d'herbe dans un champ, comme un arbre dans une forêt, comme une vague dans la mer. Voici de quoi nous mieux exalter; ce brin d'herbe, c'est tout le champ, cet arbre toute la forêt, cette vague toute la mer. Hors nous, rien n'est plus que la mort. Puisque l'univers et nos jours dépendent de l'image que nous nous en faisons, créons-nous des images qui représentent en beauté nos jours et l'univers.

J'ai toujours pensé que pour donner de la clarté aux doctrines des philosophes il conviendrait de les illustrer de bonnes biographies. A les voir mises en pratique, elles prendraient à nos yeux une consistance plus précise. Ces biographies seraient celles des grands hommes qui les appliquèrent consciemment ou instinctivement. De Lucrèce à Lamartine et Pierre Loti, il ne manquerait pas de poètes pour *illustrer* le panthéisme : ceux-là subirent les métamorphoses de la vie, participèrent sans résistance à sa divine variété, reflétèrent comme des miroirs la lumière changeante des jours. Après un Napoléon qui, de ses puissantes mains, pétrit le monde, nous aurions dans un Chateaubriand, dans un Balzac, d'émouvantes figures de l'individualisme. Et sans doute de telles simplifications contiennent une bonne part d'artifice. L'homme est complexe et l'on ne donne à son visage des contours accusés qu'en s'approchant de la caricature.

Dans l'art contemporain M. Maurice Barrès représenterait l'individualisme avec le plus d'éclat et de relief. Indivi-

dualisme est un terme impropre, qu'il a dû remplacer lui-même par celui de *culture du moi*. Tout jeune homme exalté, et les tempéraments les plus grossiers, débutent par cet individualisme borné qui consiste à rapporter toutes choses à soi-même et à son plaisir. Notre première envie, dans la jeunesse, est d'abuser et non d'user. Nous n'avons pas encore mesuré la faiblesse de nos forces. Ses forces, François Sturel, le héros préféré de M. Barrès (1), les imagine de bonne foi sans limites, et comme un cavalier avide de vent libre et d'espace galope sans souci des chemins, et rit de plaisir sur sa monture, il s'élançait dans la vie sans direction, avec la joie de se dépenser et de se sentir vigoureux. L'égoïsme premier de la jeunesse n'est donc point une originalité. Mais ce n'est pas se cultiver que se satisfaire. Se cultiver, c'est prendre conscience de ses états successifs, ressentir la passion sans y trouver l'oubli, la dominer par l'analyse. Couper les fleurs d'un jardin, ce n'est point

(1) V. *Le roman de l'énergie nationale*.

composer un bouquet : il faut les assembler et choisir. On les respire mieux en les approchant de ses narines. Ainsi nous importe-t-il d'agir avec les sensations de la vie : choisissons-les, combinons-les, respirons-les de plus près. C'est un égoïsme perfectionné ? Évidemment. Pour restaurer la vie intérieure, M. Maurice Barrès a commencé par perfectionner son égoïsme. Nous suivrons le chemin qu'il parcourut.

II

D'une race active, d'un pays — la Lorraine — qu'ont marqué les semelles des troupes en marche, M. Barrès nous a révélé que son adolescence fut détournée de ses voies par un enseignement philosophique tout pénétré d'idéalisme transcendantal et trop oublieux des réalités. Cette influence fut grande sur son esprit : il se précipita avec l'avidité des jeunes années sur les idées dont il comprit spécialement la force destructive, capable, pour qui sait l'utiliser, de supprimer la morale comme le monde extérieur et d'installer sur cet amas de ruines l'individu détaché de tous liens.

Mais dans le même temps sa jeune sensibilité s'ouvrit à la beauté lyrique. Son cœur étouffait sous les idées. Il évita cette mort luxueuse par son ardeur excessive à sentir. Des poètes et des romanciers vinrent ennoblir la solitude qu'il s'était faite dans l'univers. Il con-

nut les vastes désirs et cette mélancolie délicate qu'excitent en nous les premières lectures lorsqu'elles nous précèdent ou nous révèlent nos vagues sensations et nos songes. Ainsi, avec son ami Stanislas de Guaita, il vécut des heures enchantées, cherchant tous deux la fièvre dans les poètes et l'accélération du mouvement de leur vie. Le monde plus tard découvert, dans ses beautés de nature et d'art, ne leur offrit pas de spectacle plus beau que celui de leur table d'étudiants surchargée de livres. « Les incantations des lyriques, dit-il, ont mis dans notre sang un ferment si fort que ce fut un poison (1). » Ces grandes âmes lui versaient l'obsession de l'universel, et le sentiment de la mort par quoi le goût de l'activité héroïque est ensemble ennobli et entravé.

N'attachons pas à cette éducation philosophique et lyrique plus d'importance qu'elle n'en a. Elle développa en M. Barrès des goûts qu'il avait. Elle fortifia son orgueil intellectuel et son

(1) *Amori et dolori sacrum.*

avidité de sentir, tandis que ses impressions d'enfance, plus lointaines et inconscientes, l'avaient pourvu secrètement de l'amour du sol natal et du foyer, car on ne naît pas impunément d'une race vigoureuse installée près de la frontière. Ce qui, dès son extrême jeunesse, le distingue des autres jeunes gens, c'est la découverte qu'il fit de la vie intérieure à l'âge où d'ordinaire on l'ignore, et du parti que l'on peut tirer de l'intelligence pour renforcer la sensibilité. Au début de l'existence, nous sommes assez semblables aux maçons qui apportent des pierres et les surajoutent et se trouvent par surcroît bâtir une maison : nous édifions par morceaux notre personnalité, sans plan, sans ordre, sans méthode. Il fut, lui, architecte et maçon. Il surveilla lui-même ses travaux de manœuvre. Il fut un homme de peine qui sait exactement le but de son travail. En un mot, il connut qu'on vit davantage en se sentant vivre. Nos sensations, lorsqu'elles sont purement instinctives, sont inévitablement bornées en nombre et en qualité, sinon en puissance. Il dépend

de nous de multiplier ce nombre, d'enrichir cette qualité. Ce qui donne la beauté à la pensée, c'est la vigueur de l'âme qui en fait son principe vital : en elle-même elle est peu de chose. Il faut pourvoir notre cerveau de passions. Il faut l'en pourvoir systématiquement, méthodiquement. A quelle violence de sentir se forcera un artiste pareillement doué, et qui fait de l'excitation de sa sensibilité le but même de sa vie ? *Ame de domination et de flamme*, il pétrira le monde et les hommes pour sa volupté ; ne pouvant les pétrir, il tentera de leur donner son empreinte. C'est l'application sensuelle de la doctrine kantienné.

Dès qu'ils apparaissent à la lumière, les hommes subissent des chaînes. L'ordre social et notre faiblesse l'exigent. Nous ne les apercevons à nos mains que bien plus tard, et quand nous avons accoutumé de les porter. Il n'est pas d'hommes libres : c'est la grande égalité. M. Maurice Barrès s'est rendu compte trop tôt de nos limites dans le temps et dans l'espace. Il les a traitées avec une insolence d'adolescent, il a reconnu en elles les troupes envahis-

santes de notre ennemie, la mort, et, se sentant armé, il prétendit défendre son *moi*, et, pour le défendre, augmenter sa force dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace nous n'occupons qu'un point imperceptible, mais nous pouvons nous déplacer. Nous ne voyons qu'un étroit paysage circulaire, mais nous pouvons en changer. M. Barrès déclara le changement supérieur à la beauté, car le changement nous permet de posséder plus de formes dans nos yeux. Il fit du voyage une occasion de pillage et de butin. Il fut cosmopolite à la façon des anciens barbares enclins à confondre le déplacement et la conquête : « Les tentes posées par des nomades chaque soir, dit-il, n'ont pas la solidité des antiques maisons héréditaires, mais que le joie pour ces errants de se mêler aux races autochtones et de dire avec elles l'hymne du matin, tandis que, pour l'embellir, la mémoire secrètement y mêle les chants appris la veille chez des étrangers (1). » Et, d'ailleurs, qu'est donc la nature, sinon le

(1) *Du sang, de la volupté et de la mort.*

reflet de notre pensée, la projection de notre sensibilité ? Nous ne sortons jamais de nous-mêmes, nous interprétons la nature avec nos propres facultés. Ce qu'elle est véritablement, nous l'ignorons, et que nous importe ? Elle n'est que par rapport à nous. Usons d'elle à notre fantaisie. Traitons-la comme un être vivant capable de nous comprendre et de répondre à nos interrogations.

En Espagne, en Italie, M. Barrès distribue à la nature ses sentiments compliqués. Il parle d'elle comme d'une femme. Le soir, dira-t-il, « les fleurs se colorent, les contours s'accusent, tout s'avive et *prend la parole* (1) ». Le paysage de Tolède est à ses yeux *énergique* et *passionné* ; sa vue le met dans la disposition d'esprit où le jettent la contemplation du *Pensieroso* ou la lecture des *Pensées*. Donner un esprit à la nature, lui prêter un organisme articulé, c'est l'admettre à exercer ou subir une influence, c'est permettre à notre personnalité d'en absorber l'enseignement ou, plus puissante, de lui imposer son

(1) *Du sang, de la volupté et de la mort.*

cachet. De là, les égards et les cérémonies de M. Maurice Barrès en voyage. L'Italie et l'Espagne peuvent être des maîtresses dociles ou impatientes : leur tendresse n'est pas inutile à l'excitation de ses nerfs et à la connaissance de son tempérament, comme nos diverses passions nous renseignent sur notre sens de l'amour.

Jugez, par comparaison, de l'attitude kantienne et de l'attitude panthéiste devant la nature. M. Pierre Loti n'a pas de plus grande joie que de visiter ces pays vierges et immobiles où la présence de l'homme est à peine sensible et, du moins, n'a pas dérangé l'harmonie primitive, a laissé dans son intacte pureté la fraîcheur des choses. Il communique avec la beauté universelle, il aspire à se fondre en elle, et dans cette mort indolente il croit oublier la vie. M. Maurice Barrès ne veut jamais oublier la vie. Si le pessimisme consiste à éprouver et proclamer l'inutilité de vivre, jamais il ne fut pessimiste. Il aime la vie au point de la vouloir déchirer comme un manteau dont on croirait par là tirer plus d'usage. Sur la nature il cherche

les stigmates de l'homme. Il possède le secret de faire parler les objets. Leur langage est une parole humaine. Ecoutez-le dans le *Sépulcre de Ravenne* : « Des pensées surgissent de toutes parts, énergiques et dévorantes comme si elles avaient été laissées dans ce désert par tant d'hommes passionnés qui le traversèrent, ivres de désirs, de haines et de violences (1). » A Pise, à Sienne, comme à Séville, comme à Cordoue, il extrait des œuvres d'art, des souvenirs historiques, de la disposition *volontaire* des lieux, toute leur vertu. Il les presse, comme on presse un citron. Il s'enrichit de leur substance. Loin de se perdre, il s'augmente.

La nature ne lui plaît qu'ornée de l'histoire et portant, comme une parure, les songes des artistes et les combats des hommes d'action. Mais sa conception de l'histoire est encore individuelle. « Nous ne pénétrons le secret des âmes, écrit-il, que dans l'ivresse de partager leurs passions mêmes (2). » Les biogra-

(1) *Du sang, de la volupté et de la mort.*

(2) *Trois stations de psychothérapie.*

phies des grands hommes, les traces qu'il retrouve de leur passage et de leur énergie, sont, pour lui, des occasions de s'exciter à vivre davantage. Il se compare à eux, il mesure leur taille avec la sienne, il les envie, il jure de les égaler et s'irrite du mauvais vouloir des circonstances et de la fortune, comme si sa volonté ne devait pas suffire ! Capable d'évoquer des rêves avec netteté, il leur vole leurs passions pour les revivre ; il fouille leur cœur qui ne bat plus avec le couteau de son analyse pour leur dérober une goutte de leur sang précieux et le mêler au sien.

La culture de son *moi*, ainsi pratiquée, n'est pas un exercice de dilettantisme. Le dilettante se contente du spectacle. Curieux avec méthode, il sait le multiplier et en extraire sa jouissance. Mais cette jouissance est plus raffinée que violente, plus légère qu'intense. Le spectacle ne contente point M. Barrès. Il veut vivre lui-même, comme un abonné de théâtre qui transporterait à la ville les tragédies qu'il a vu représenter. Les grands hommes ne sont que des excitateurs, des *professeurs d'énergie*.

S'ils apportent « de la verve, du cœur et du génie à l'univers », c'est que l'univers est l'œuvre de l'homme avant de l'être de Dieu. Ainsi l'histoire nous procure « le moyen d'étendre notre sensibilité à travers les siècles et de ressentir plus d'humiliation et plus d'orgueil qu'il n'y en a dans une destinée individuelle (1) ». Elle donne à la nature son visage qui est un visage humain, elle enrichit notre vie des plus belles vies écoulées. De ce carnage du passé M. Barrès ne se contente pas encore ; il veut prendre à son époque ce qu'elle contient d'histoire en formation, ce qu'elle offrira de scènes intéressantes aux imaginations de la postérité. C'est un avancement d'hoirie qu'il exige. On le vit se mêler aux événements politiques, s'efforcer d'y contribuer avec éclat et renifler, après les roses de Grenade et les lourds parfums des îles Borromées, les mauvais relents de la cuisine parlementaire. Mais dans le champ de l'action directe le sort lui fut hostile. Pourquoi cette ambition ? A ses

(1) *Les Amitiés françaises.*

yeux, les hommes d'Etat, en donnant de la grandeur aux peuples qu'ils dirigent, couvrent leur propre vie d'un vêtement splendide. Ils élargissent leur *moi* en pesant sur des destinées.

Peser sur des destinées, M. Maurice Barrès ne connaît rien de plus enviable. Cette frénésie d'égotisme qui saccage la nature et l'histoire comme des jardins et croit les laisser dévastés, M. Maurice Barrès la manifeste pareillement dans le domaine sentimental. L'amitié, l'amour, l'art, voilà de belles occasions de peser sur des destinées, d'exercer sa domination. Ecoutez-le pleurer son ami Stanislas de Guaita : « Les amis de notre jeunesse qui meurent, ce sont des témoins dont l'absence peut nous faire perdre les plus graves procès : eux, voyaient les racines et reconnaissaient la nécessité de certains de nos actes, que les étrangers dorénavant jugeront en bien ou en mal, selon les convenances de leur politique (1). » C'est là une plainte toute personnelle. Il y ajoute cette constatation qu'il man-

(1) *Amori et dolori sacrum*

quait un tombeau à l'atmosphère de sa vie, et que dorénavant il s'appuiera dans ses méditations sur ce monument funèbre. Il use des êtres humains comme s'ils lui appartenaienent. L'amour est pour lui, bien plus qu'une possession physique, une possession cérébrale, et la mort même en assure la durée définitive et la beauté complète. Delrio, dans *Un amateur d'âmes*, respire la Pia comme une rose. Il ne craint pas de l'étourdir par des sentiments trop violents pour son jeune cœur, comme les colombes des îles Borromées sont étourdies par trop de parfums, et il se réjouit que cette enfant soit susceptible des plus beaux désordres ainsi que l'on admire les formes singulières et équivoques de quelque orchidée. Lorsque, *exaltée et scrupuleuse*, elle renonce à la vie pour son impossible amour, il *respire* encore cette mort émouvante, il en extrait toute la puissante vertu. « Delrio de cette mort se sentit une plaie immortelle ; le souvenir de la Pia mit dans son âme quelque chose de constant, et dès lors il fut plus heureux, ayant un point sensible autour duquel grouper et forti-

fier sa personnalité (1). » Et François Sturel, qu'appécie-t-il dans l'amour ? Seulement les enthousiasmes du début où notre imagination a la plus grande part, et, plus encore, ces instants cruels qui précèdent la séparation et nous permettent de mesurer ensemble et la fragilité de notre bonheur et l'étendue de notre perte. Il aime, non point la vie la plus heureuse, mais la vie la plus violente, parce qu'elle irrite par son âpreté même des parties profondes de notre sensibilité. Peu lui importe de gâcher ses joies : il préfère porter jusqu'à son visage des fleurs arrachées que de sentir de loin leur doux parfum. Car le bonheur, « c'est d'employer avec le plus d'intensité possible ses facultés (2) ».

Ainsi, dans l'amitié, dans l'amour, M. Maurice Barrès voit principalement des âmes à s'annexer, comme un conquérant qui par delà ses frontières guette des territoires. Son ardeur le pousse à s'accroître sans cesse, fût-ce par la violence : son ardeur et aussi, nous ne

(1) *Un amateur d'âmes (Du sang, de la volupté et de la mort).*

(2) *L'appel au soldat.*

tarderons pas à nous en apercevoir, la haine de la mort, une haine formidable et agissante. De là le ton âcre et passionné de sa phrase, qui mord et grave comme un acide, qui, sobre et concise, s'élargit tout à coup par une image de poésie magnifique ou étrange, ou s'éclaire d'une formule toute chargée d'électricité.

III

Chateaubriand vieilli disait dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Le bonheur est de s'ignorer et d'arriver à la mort sans avoir senti la vie. » Définition diamétralement opposée à celle de Barrès. Lui aussi promena dans toutes les directions une âme insatisfaite, mais parce qu'il n'avait pas perdu ce que Bossuet appelait *le goût de Dieu*, il connut jusque dans la jeunesse et l'amour le nom et la cause de son ennui. Sans entendre, comme lui, retentir au fond d'eux-mêmes la plainte sonore et désolée de l'insatiable désir, les romantiques firent du pessimisme une attitude et préconisèrent la passion comme un élixir d'oubli. Là M. Maurice Barrès se différencie nettement des romantiques dont il rejette aussi les défroques de charlatans. Il s'insurge contre cette recherche de l'oubli. Car l'oubli, c'est la mort ; et nous ne devons mourir qu'après une résistance achar-

née, et de tous les instants. A Venise, assailli de sensations violentes bien capables d'étourdir ou d'endormir, il fait cette confession : « Dans cette ville de l'inquiétude, je connus toutes les délices sensuelles. Jamais pourtant, oserai-je le dire ? je n'oubliai de sentir couler lentement les heures (1). » *Ne jamais oublier de sentir couler lentement les heures*, quel plus beau cri de colère contre la mort, quelle plus véhémence fureur de la combattre et de la faire reculer, quel plus farouche amour de la vie !

Il est toujours quelque mesquinerie dans le dilettantisme qui implique dans l'unique recherche du plaisir une constante retenue, et comme une peur de se trop dépenser. L'égotisme ainsi compris, — cet égotisme en armes qui lutte sans repos et comme s'il pouvait être vainqueur — n'a point de petitesesses. Il ne redoute ni l'effort, ni les coups. Il les appelle même, si par eux il étend ses conquêtes. Par la douleur nous sentons mieux la vie, nous fertili-

(1) *Amori et dolori sacrum* : La mort de Venise.

sons les terres infécondées de notre âme : ne repoussons pas, ne maudissons pas la douleur. A l'amour ne donne-t-elle pas tout son prix ? « La plupart de nous, dit M. Barrès dissertant sur l'amour, s'efforcent d'y faire pénétrer la notion religieuse du sacrifice, du divin. *Je le sentis toujours comme un brisement de cœur* (1). » Et ailleurs, ne nous assure-t-il pas que la forme sensible de la vie, c'est la douleur : « Pour moi je connais les heures du jour et les saisons par l'angoisse, la beauté par un délire qui dure autant qu'elle m'enchante, l'histoire par mon désabusement et mes forces par mon usure (2). »

La douleur nous avertit de la mort, nous prépare à la mort. Rebelle à cette préparation, sourd à cet avertissement, il l'utilise pour mieux goûter sa fièvre de vivre. Enfin, par une suprême audace, il utilise la mort elle-même. Ah ! la mort me menace, m'entoure, m'assiège. Son odeur se mêle à tous mes sentiments, à toutes mes pensées, comme dans les ruelles de Cordoue elle se mêle au par-

(1) *Du sang, de la volupté et de la mort.*

(2) *Les Amitiés françaises.*

fum des roses. Elle me dérobe mes jours un par un, elle détruit sournoisement, quand je n'y prends pas garde, jusqu'à l'instant même que je vis, car, toutes les fois que ma conscience n'est pas éveillée, ma vie lui appartient. Eh bien, las de me défendre contre ses incursions, je prendrai l'offensive, je l'attaquerai, je l'attacherai à mon char comme une esclave. Comment n'y avais-je pas songé ? N'est-elle pas la plus puissante excitation à vivre ? Je l'évoquerai dans tous mes plaisirs pour en mieux jouir, je la mêlerai à mes voluptés, à mes tendresses, à mes amours afin de les sentir toutes palpitantes et plus émouvantes parce qu'elles sont mortelles. Lorsqu'il baisait le cou de ses maîtresses, Caligula ne manquait pas d'ajouter avec douceur : — *Cette belle tête-là tombera quand je voudrai.* — Ainsi tout ce que je presse, tout ce que je serre sur ma poitrine, je le serrerai comme pour la dernière fois, je le presserai comme une chair condamnée. Le bourreau n'est-il pas là ? Car notre bourreau, c'est la mort. Elle est toujours prête à entrer, elle écoute aux portes, elle grimace en

attendant son tour. Je lui ouvrirai les portes toutes grandes, je l'inviterai, je la ferai asseoir gracieusement. Elle assistera au banquet de ma vie comme un convive un peu grave, qui ne parle pas et que l'on devine éloquent. Et, comme je commençais à être rassasié, sa présence me redonnera de l'appétit...

De plus en plus dans ses livres, M. Barrès compte sur la mort pour augmenter sa frénésie de sentir, pour pimenter le goût vraiment un peu fade de la vie. « La volupté et la mort, écrivait-il dans *Du sang*, une amante, un squelette, sont les seules ressources sérieuses pour secouer notre pauvre machine. » Il ajoute cette phrase dont nous nous souviendrons tout-à-l'heure : « Et encore bien vite auprès d'elle on s'endort. » Et ailleurs : « En parcourant le lac de Côme, je cherchais les cimetières (1). » A la mort il a même consacré tout un hymne, le plus beau de ses chants lyriques, celui qu'il a appelé *La mort de Venise*. Cette ruine romantique l'agite comme une fièvre. Il suit

(1) *Du sang, de la volupté, et de la mort.*

d'un œil exercé et avide son agonie qui se prolonge. Et quel plaisir y savourerait-il ? Ecoutez : « Le centre secret des plaisirs, tous mêlés de romanesque, que nous trouvons sur les lagunes, c'est que *tant de beautés qui s'en vont à la mort nous excitent à jouir de la vie* (1). » C'est une obsession : l'étrange invité ne s'en va plus ; il assistera désormais sans se faire prier davantage à chaque sensation nouvelle. A Venise, d'ailleurs, la mort est chez elle, et surtout lorsque Venise est en folie : « C'est quand Venise met son masque de satin noir qu'elle multiplie ses puissances de tristesse. » Chateaubriand disait déjà des fêtes romaines : « Elles ont quelque chose de la poésie antique qui place la mort à côté des plaisirs. »

Oui, tout ce lyrisme effréné n'est qu'un enthousiasme funéraire. Ce n'est point la diversité du paysage qui exalte le cœur en montagne, c'est la vue de l'abîme. Sur mer, quelle beauté efface l'horreur d'une tempête ? M. Maurice Barrès appelle à son secours la tempête

(1) *Amori et dolori sacrum.*

et l'abîme, non point pour s'y précipiter, mais pour secouer ses nerfs. Il attend d'eux une sensation plus forte ou inconnue. Il ne sent plus qu'en se détruisant. La mort qu'il avait invitée a dévoré tout le repas. On ne lui fait pas sa part. Elle est là qui le regarde, qui l'attend. Il n'y a plus qu'elle dans sa vie. Et comme autrefois don Juan en face du Commandeur, il lève son verre vide en l'honneur de son muet convive, et il chante l'éternel motif de la mort par excès d'amour de la vie.

C'est l'identité des contraires. Tout le cycle est parcouru. Pour avoir trop exigé de la vie, par excès d'amour de la vie, M. Barrès choit dans le pessimisme. Aucun analyste de la vie intérieure ne s'en étonnera. De cette conséquence fatale le sage de l'*Imitation* a fait pour ainsi dire le refrain de son manuel. « L'œil n'est pas rassasié de ce qu'il voit, ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend. » — « Dès que l'homme commence à désirer quelque chose désordonnément, aussitôt il devient inquiet en lui-même. » — « Si vous cherchez ceci ou cela, si vous voulez être ici ou

là, sans autre objet que de vous satisfaire et de vivre plus selon votre gré, vous n'aurez jamais de repos, et jamais vous ne serez libre d'inquiétude, parce qu'en tout vous trouverez quelque chose qui vous blesse et partout quelqu'un qui vous contrarie. » De cette inquiétude permanente, de cette absence de repos, tout individualiste, égotiste ou égoïste — de quelque nom que vous l'appeliez — souffre en lui-même, et plus son âme est forte, plus sa gêne est intolérable. Il n'est pas jusqu'à la pauvre Emma Bovary à qui Flaubert ne prête cette lassitude mortelle : « Chaque sourire cache un bâillement d'ennui, chaque joie une malédiction, tout plaisir son dégoût, et les meilleurs baisers ne vous laissent sur la lèvre qu'une irréalisable envie d'une volupté plus haute. »

Cependant la mort ne se contente pas de dévorer ces amants de la vie. Elle leur inflige auparavant deux redoutables maîtresses, l'ennui et la cruauté. Quelque tendus que soient les ressorts de notre volonté, quelque décidés que nous soyons à sentir chaque minute de notre existence, les forces humaines ont une

limite, et les circonstances extérieures ne souscrivent pas à toutes nos fantaisies. Gâtés par l'abus des sensations violentes, nous ne comprenons plus, nous ne goûtons plus la vie ordinaire. Elle nous paraît écœurante et plate. Or, quoi que nous fassions, elle occupe dans la suite de nos instants une part importante. Dans les intervalles de nos passions, elle apparaît banale, effacée, insipide. Nous la reconnaissons aux nausées qu'elle nous donne. Où fuir ses atteintes ? La douleur même nous paraît meilleure. Ainsi Chateaubriand, bornant la vie à la jeunesse et à l'amour, les appelait vainement et criait son désespoir à toutes les pages des *Mémoires d'outre-tombe* : « Je remarque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout bâillant ma vie. » Ainsi Benjamin Constant, selon le jugement de Guizot, se livrait « par ennui à des passions éteintes, et n'était préoccupé que de trouver encore, pour une âme blasée et une vie usée, quelque amusement et quelque intérêt. » Il ne vivait que par l'agitation ; comme un malade a besoin de morphine, il avait besoin de sensations, sans quoi l'exis-

tence lui paraissait vide et décolorée. « Aimer c'est souffrir, écrivait-il à M^{me} Récamier, mais aussi c'est vivre, et depuis si longtemps je ne vivais plus. » Tous ces voluptueux, tous ces nerveux, tous ces inquiets entretiennent, comme une lampe sacrée, dans le sanctuaire qu'ils se sont fait de leur personne, la flamme du désir. Par tous se vivifie cette loi morale qu'ont aperçue les psychologues du temps où l'on connaissait et pratiquait la vie intérieure, et que Fénelon formule ainsi : « Les hommes gâtés jusque dans la moelle des os par l'ébranlement et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente ; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. »

Ils prétendaient, par la recherche active de la sensation, par la culture intense de la sensibilité, éviter l'ennui, et voici qu'ils y retombent. En vain ils tentent d'y échapper jusque par la violence et la cruauté. Car la cruauté est la dernière maîtresse qui s'offre à ces

insatiables. L'exaspération de la vie sensuelle conduit à la jouissance par les larmes et par le sang. Que cette fièvre sensuelle se traduise par des théories cérébrales ou par des actes brutaux, c'est la même maladie avec des symptômes différents. *Un amateur d'âmes*, dans sa conception de l'amour, en est contaminé, et M. Barrès, en Espagne, se plaît à vanter la force enivrante qui s'exhale d'un carnage (1).»

Une parole de Chateaubriand — le fragment d'une lettre que dans sa vieillesse il écrivit à une femme — fixe dans toute son horreur le vœu secret de la sensibilité humaine lorsque, gorgée de désirs, enivrée de regrets, et toujours avide de possessions impossibles, elle demande à la mort un dernier ébranlement, l'occasion suprême de la jouissance qui se refuse. « Veux-tu, dit-il à cette jeune femme, veux-tu me combler de délices ? Fais une chose : *sois à moi, puis laisse-moi te percer le cœur.* »

(1) *Du sang, de la volupté et de la mort.*

IV

Nous avons entendu, à travers l'œuvre de M. Maurice Barrès, *ce bouillonnement de l'homme qui veut devenir Dieu*. Il retentissait comme le bruit d'un torrent qui doit tout dévaster. Et comme le torrent se hâte vers la mer où il va se perdre, voici que notre individualiste invoque la mort dont il prétendait triompher. Il reconnaît sa domination, il s'incline devant elle. C'est la défaite définitive.

C'est la défaite définitive ? Pas encore. Le vaincu rit devant son vainqueur. Il a découvert le salut. Aux confins désolés de sa jeunesse, comme il se retournait en arrière avec une tristesse sans fond, les voix de son enfance l'ont appelé. Il a retrouvé dans son cœur une émotion perdue, il a désaltéré ses lèvres desséchées à une source oubliée. — Il reste donc, a-t-il songé, quelque fraîcheur dans mon désert. — J'aime à penser que c'est un 2 novembre, en Lor-

raine, que M. Barrès a senti s'élargir son *moi*, « Quelle force d'émotion, dit-il, si la visite aux trépassés se double d'un retour à notre enfance ? Un horizon qui n'a point bougé prend une force divine sur une âme qui s'use (1). » Il goûte avec transports une sensation que les beautés étrangères n'ont pas su lui apporter. Il se rend compte que ses yeux ont contemplé des paysages plus délicats et plus ornés, que ses oreilles ont entendu le soupir de brises plus molles, que ses narines ont respiré de plus suaves parfums. Et pourtant, c'est comme un printemps qui s'appuie à sa poitrine. Il croyait son cœur fané, et son cœur refleurit. Il souffrait de la fuite des jours, et sa pleine jeunesse le gonfle d'une sève ardente, comme autrefois, comme aux années d'adolescence tout agitées d'un tumulte barbare. Il n'a plus besoin du secours de la mort. A sa vie trop courte, voici qu'il ajoute le passé. Sur le temps qui le gagne il reconquiert les générations disparues. Installé dans un cimetière

(1) *Amori et dolori sacrum.*

comme dans une forteresse, il ressuscite les morts pour se composer des troupes fraîches. « Nous ne sommes pas, dit-il, les maîtres des pensées qui naissent en nous... Notre raison, cette reine enchaînée, nous oblige à placer nos pas sur les pas de nos prédécesseurs... *Nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères... Toute la suite des descendants ne fait qu'un même être...* C'est tout un vertige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans des milliers d'années que n'annule pas le tombeau... (1). »

Comprend-on maintenant que les théories politiques et sociales de M. Maurice Barrès ne sont qu'une forme renouvelée de son individualisme ? Notre destinée ne se réalise pleinement que si elle se relie au passé dont l'écho vibre encore en nous. Sentir une race vivre en soi, quel exhaussement de notre personnalité ! Lorsque l'enfant apparaît à la vie, les premières paroles prononcées autour de son berceau sont celles-ci : « A qui

(1) *Amori et dolori sacrum* : le 2 novembre en Lorraine.

ressemble-t-il ? » Et l'on compare son visage indistinct à celui de ses parents, à ceux-mêmes d'ancêtres éloignés. Par là, on reconnaît instinctivement que toute une race s'épanouit en lui, et de cette préoccupation de ressemblance on cherche à tirer des présages sur ce débutant. « Comme nous serions ordonnés et plus puissants, dit Saint-Phlin, si nous comprenions que les concepts fondamentaux de nos ancêtres forment les assises de notre vie ! Mis à même de calculer les forces du passé qui nous commandent, nous accepterions, pour en tirer profit, notre prédestination... Un jeune être isolé de sa nation ne vaut guère plus qu'un mot détaché d'un texte (1). » Notre conscience individuelle nous vient de l'amour de *notre terre* et de *nos morts*. Cette formule se trouve sans cesse sous la plume de M. Barrès. La vérité qu'elle renferme, Sturel, Rœmerspacher la touchent du doigt lorsqu'ils voyagent hors de France, le premier en Italie, et le second en Allemagne. En comprenant l'âme de ces

(1) *L'appel au soldat.*

pays étrangers, ils comprennent mieux aussi leur patrie, et que « tout être vivant naît d'une race, d'un sol, d'une atmosphère (1). » Les grands hommes de chaque pays furent ceux qui exprimèrent le souffle de tous. La grandeur d'un peuple vient de ce que ses conducteurs connurent son génie et excitèrent ses énergies en conformité de ce génie.

Si donc l'on veut réaliser la vie dans sa plénitude, il faut commencer par reconnaître les liens qui nous relient à la terre où nous sommes nés, à la race dont nous sommes issus. Loin de briser ces liens, il importe de les consolider, car ils seront la chaîne qui nous empêchera de nous égarer. Attachés au passé, nous entreprendrons de préparer un avenir qui s'harmonise avec lui. Ainsi, agrandissant notre vie personnelle, nous sentirons des milliers de vies mêlées à la nôtre. Ceux qui savent donner une expression ou une expansion nouvelle à ces vies semblables, issues des mêmes forces nationales, sont comme la première vague d'un fleuve

(1) V. *Le Roman de l'énergie nationale*.

débordé sur la plaine : elle croit entraîner la puissance même qui la pousse.

La terre et les morts, c'est le leit-motif qui annonce la pensée de M. Maurice Barrès dans sa trilogie *Les Déracinés*, *L'appel au soldat* et *Leurs figures*. Ainsi, la marche lorraine, dans les réunions publiques, scandait son arrivée. Nous l'avons assisté dans toutes les phases de son duel avec la mort. Semblable à ces oiseaux blessés qui croient guérir en changeant de place, il emportait son mal et croyait le fuir. Au foyer il trouve le repos. Après avoir méconnu son pays natal et s'être donné aux villes étrangères, « on n'attend plus rien, nous assure-t-il, que de cette musique intérieure transmise avec leur sang par les morts de notre race (1) ». Il simplifie les conditions du combat singulier qu'il livre à son ennemi. Il prétendait s'étendre, pour lutter avec avantage, dans le temps et dans l'espace. Il renonce à l'espace où il perdait inutilement ses forces. C'est bien assez de défendre le temps qui s'en va. Il s'arme

(1) *Les Amitiés françaises*.

du passé, et réveille les morts. Avec les morts, il fait reculer la mort. Car ce temps qu'elle nous vole heure par heure, il en puise des siècles dans les tombes. Il n'est plus seul en ligne : des générations couchées se redressent pour le soutenir. Suprême bataille pour la durée. Suprême défaite, car avec lui ces morts retourneront au tombeau.

Cette fois personne ne viendra-t-il plus à son secours ? Tout ce qui est passe comme lui-même. A quoi bon prolonger cette lutte que la nuit va recouvrir ? Le passé ne suffisant pas, il appelle à lui l'avenir. Et l'avenir, c'est un enfant qui le lui apporte dans ses petits bras. Sa désolation se change en ce cri de nouvelle espérance : « Sur cette mer d'anéantissement, tout le salut, c'est un petit garçon, s'il porte dans son cœur l'essentiel que je lui propose (1). » Ce petit garçon, n'est-ce pas encore lui-même ? Il veut que ce soit lui-même. Par là triomphe une dernière fois son individualisme. Individualisme adouci et qui apporte à cet esprit bandé comme

(1) *Les Amitiés françaises.*

un arc un peu de détente, à ce cœur aride un peu de tendresse, à cette âme brûlée une rosée pure et rafraîchissante. Individualisme pourtant dont je surprends la force cachée en ces clairs aveux : « Je me confonds dans une vie toute neuve et dans un vieil héritage. » — « Quand j'étais rassasié, voilà que par cet enfant je me retrouve à jeun devant le vaste univers (1). » Individualisme qui se manifeste par une éducation principalement soucieuse de transmettre en héritage avec les traditions de toute la race le vœu de son cœur qui continuera de battre.

Les Amitiés françaises, on le voit, ne procèdent pas d'une autre méthode qu'*Un homme libre*, dans l'œuvre de M. Barrès. C'est, une fois encore, sa théorie qui se renouvelle et qui, après avoir repris des forces, comme Antée, en touchant le cœur du sol natal, c'est-à-dire l'endroit où reposent les ancêtres, se vivifie par la paternité et défie le temps et la mort. (V. note 1).

(1) *Les Amitiés françaises*.

V

Ainsi toute l'œuvre de M. Maurice Barrès m'apparaît comme une lutte pathétique avec la mort. Il y déploie cette sorte d'héroïsme que manifesta Roland à Roncevaux en refusant de sonner de l'olifant. Le paladin comptait sur son seul courage. M. Barrès ne veut du secours de personne, et se confie aux armes qu'il s'est forgées avec la *culture du moi*. Après les essais philosophiques de Kant, de Fichte et de Hegel, et le lyrisme des grands romantiques, son effort est le plus formidable de l'individualisme contemporain. Il prétendit en tirer l'univers et la vie. En réalité, il en montra une fois de plus la beauté et l'erreur, la grandeur et l'impuissance.

Il en a montré la beauté en fortifiant la vie intérieure. Cette vie intérieure s'éteint trop souvent en chacun de nous. Il importe de la ranimer. Sans elle, nous ne sommes plus que le jouet des événements. Par elle, nous sommes à l'abri

des circonstances, et mieux préparés à résister aux atteintes du monde extérieur. En un temps où l'on nie volontiers le pouvoir de la volonté, la force de l'énergie, et jusqu'à la personne humaine, M. Barrès a loué magnifiquement l'énergie et la volonté. Quelle supériorité d'accent sur les poètes panthéistes ! Enfin, il a élargi l'individualisme pour y introduire pieusement le souvenir de nos morts et l'attrait de la terre natale. Pour lui, nous ne sommes nous-mêmes que lorsque nous sommes pénétrés, imbibés des traditions de notre race, et notre vie ne peut être belle et complète que si elle continue ces traditions. Cette même pensée préparera le destin des générations qui doivent nous suivre.

Mais l'individualisme apporte avec lui, quelque large, quelque noble qu'on le suppose, l'égoïsme et l'orgueil, et par eux l'inquiétude. Orgueil et égoïsme, nous en avons relevé les traces. Ils sont fatalement engendrés par la recherche de la sensation. On prête cette parole à Léonard : « Plus il y a de sensation, plus il y a de tourment. » Et *l'Imitation* nous enseigne que c'est en résistant

aux passions, non en leur cédant, que l'on trouve la paix du cœur. M. Barrès ignore complètement cette paix du cœur. Son œuvre n'est qu'un cri de désir et d'inquiétude. Jamais il n'a rencontré la sérénité.

Enfin, quelles que soient la grandeur de ses desseins et la hardiesse de ses constructions, il est une heure où l'individualisme trahit son impuissance. Non pas impuissance de logique, car le lien demeure insaisissable qui unit le sujet à l'objet, notre conscience au monde extérieur. Un abîme les sépare que nous ne pouvons franchir et qu'il faut pourtant que nous franchissions, car la vie quotidienne se charge de répondre aux philosophes à la façon de Molière, à coups de bâton. Kant lui-même, lorsqu'il passa de la critique de la raison pure à la critique de la raison pratique, dut se transporter sans barque sur l'autre rivage. Au lieu de nous croire Dieu, et de recréer sans cesse le monde et les hommes, ce qui est bien fatigant, acceptons notre sort d'un cœur simple et ne compliquons pas l'univers. Consentons à donner au lieu de prendre. Si

nous nous obstinons à chercher notre seul bonheur, nous serons toujours dupes.

Pour la première fois, la paternité a sorti M. Barrès de son étroit chemin. Afin d'enrichir sa personnalité il a pu s'emparer du passé ; il ne dévorera pas l'avenir. Cet avenir, quoiqu'il dise, n'est pas lui-même. Il en conviendra quelque jour. Déjà n'est-il pas disposé à se comprendre *comme un moment dans un développement, comme un instant d'une chose immortelle* ? Quand sera-t-il en état d'entendre ce que Fénelon exprimait par ces graves paroles : « On est bien à l'étroit quand on se renferme en dedans de soi. Au contraire, on est bien au large quand on sort de cette prison pour entrer dans l'immensité de Dieu... »

Un passage d'*Un amateur d'âmes* me revient en mémoire. Au moment de quitter Grenade, la Pia apporte à son frère Delrio des fleurs de magnolier. — J'ai coupé une à une, lui dit-elle, les fleurs que vous préférez, celles du magnolier qui sont les plus enivrantes et les plus puissantes, et je vous les apporte

en symbole *de la domination et de la flamme qui sont en vous*. — Mais Delrio, peu sensible à l'hommage de sa sœur, regrette ce bouquet qui mêle à son départ l'image d'arbres humiliés.

Pour composer la sensibilité de M. Maurice Barrès, j'ai dû, comme la Pia, cueillir dans son œuvre bien des fleurs. Elles sont aussi le symbole de la domination et de la flamme qui sont en lui. Mais voici que je déplore, comme Delrio, de les voir arrachées. N'est-ce point humilier une œuvre si belle ? A ces fleurs que je tiens se mêle une odeur de mort que leur parfum tente d'étouffer.

(Paris, Décembre 1903).

LA SENSIBILITÉ

de

PIERRE LOTI

I

« ... Un corbeau m'éveilla, chantant à plein gosier sous ma fenêtre, devant le soleil qui se levait. »

Cette impression de Pierre Loti, un matin, dans l'Inde, c'est le leit-motif de toute son œuvre. Un chant funèbre et la nature lumineuse, contient-elle autre chose ? De la Polynésie de son premier livre à la Perse de son dernier, de ses vingt-quatre volumes de navigations et de chevauchées, retirerons-nous quelques renseignements sur les hommes, le passé de leurs races, leurs mœurs,

leurs arts, leurs industries, leur commerce, leur vie intellectuelle, leur vie économique ? Ce serait folie de les chercher là. Ce voyageur est dépourvu de la curiosité qui feuillette l'univers comme un livre pour y relever la trace des efforts humains.

L'histoire présente ne le retient pas. A la veille des dernières guerres, il n'a vu qu'un Japon d'éventail. La campagne de Chine, dans les *Derniers jours de Pékin*, ne nous apparaît guère qu'à travers quelques paroles de Mgr Favier. Nous apprenons d'un mot rapide, dans *Vers Téhéran*, la décadence de notre influence en Orient. Et les horreurs de la famine indienne, plus saisissantes dans le cadre d'une ville de camaïeu rose, excitent sa pitié plus que sa révolte : il n'en recherche point les causes qu'il ignore, ni les moyens de la combattre ou de la prévenir ; il constate, s'émeut et passe.

Décoratif et immobile, le passé l'occupe davantage, mais seulement pour attester la victoire du temps et prononcer quelques paroles mélancoliques et désabusées. Ces lieux marqués de l'em-

preinte de quelque grand homme, il les évite ou ne s'y arrête point. Ces monuments de pierre, dont la masse a résisté à l'usure des siècles, il paraît oublier que l'homme les construisit ; et combien il les préfère en ruines, à demi descellés et tombant, envahis par les herbes folles, déjà reconquis par la nature ! Sans doute les vestiges de Persépolis éternisent encore le génie d'une époque et d'une race ; surtout ils s'harmonisent avec la prairie sauvage tapissée de menthes et d'immortelles. A son goût des ruines ne se mêle aucune pensée d'évocation, aucun désir de résurrection.

S'il méconnaît ainsi le travail des hommes qui ne sert guère qu'à *enlaidir la terre*, nous donnera-t-il du moins des descriptions exactes et précises du monde qu'il a parcouru ? Je crains que là encore son œuvre ne soit que mécompte. Quoi qu'on aie dit, Pierre Loti n'est pas un peintre. Les contours de ses paysages sont toujours vagues, et leurs couleurs embrumées. Il définit avec des mots abstraits. Son vocabulaire est des plus restreints. *Indéfinissable, indicible, inexprimable*, telles sont les

plus fréquentes épithètes qu'il emploie. Ce qu'il décrit le mieux, c'est ce qui est sans limites : la mer, le désert. Souvent il se pose cette question : « Qui peut dire où réside le charme d'un pays?... Qui trouvera ce quelque chose d'intime et d'insaisissable que rien n'exprime dans les langues humaines?... » Théophile Gautier qui était, lui, un descriptif, affirmait que tout peut se rendre avec des mots. Les romantiques, amateurs de pittoresque, les parnassiens, amoureux des formes plastiques, les réalistes, amants du détail véridique, ont cru inventer mille tours de langage, heureux ou malheureux, pour arracher aux choses leur apparence et la déposer dans leur prose ou dans leurs vers comme un trophée ou comme une dépouille. De ses prédécesseurs Loti n'a cure. Chateaubriand, Hugo, Flaubert ont peint avec d'éclatantes couleurs. Ses tableaux, à lui, ne sont que de pâles fresques sans relief et sans ombres. Du visage de la terre il ne donne qu'une imparfaite ressemblance.

Mais ce visage dont il connaît la beauté diverse, il le caresse pieusement

de ses mains, il le couvre de ses baisers ardents. Ainsi rapproché de lui, abîmé dans son extase, qu'importe s'il n'en voit plus nettement les traits ? Il en *sent* la douceur, le contact délicat et charmant. Au lieu de nous dévoiler des formes, il nous fait *revivre l'instant de sa sensation* : nous partageons ses ivresses, le trouble délicieux où le plongent ses communions avec la nature. Ne demandez pas à un amoureux des observations ou des descriptions. Il ne saura vous parler que de son cœur. Pierre Loti ne sait pas autre chose, mais avec quel chaud lyrisme il s'en acquitte !

Par quel magique artifice nous livre-t-il donc ses secrets passionnés, puisque nous ne trouvons dans sa phrase ni la précision du terme ni l'exactitude de l'image ? Par la musique. Tandis que les coloristes du style, Flaubert, Gautier, Leconte de Lisle, Taine, transposent en toute vérité, et parfois avec minutie, les spectacles qui les frappèrent et dont ils fixent les détails puis l'ensemble avec les contours arrêtés des mots concrets, d'autres artistes, un

Lamartine quelquefois, un Renan presque toujours, demandent au rythme, à la cadence et à la sonorité des syllabes de rendre, non point leurs visions qui fuient devant l'expression comme l'eau glisse entre les doigts, mais l'émotion même qu'ils en ressentirent. Les premiers attachent plus d'importance aux formes plastiques, et les seconds à leur propre sensibilité. Aux yeux des uns, le monde extérieur existe en lui-même. Pour les autres, il dépend de nous. Et pour Loti, c'est nous qui de la nature sommes dépendants.

La musique, en exprimant des sensations, nous suggère des images. On raconte que jadis les soldats suisses qui servaient en pays étranger désertaient lorsqu'ils entendaient le *Ranz des Vaches* : une chanson évoquait pour eux les montagnes natales. Des paysages, et de quelle beauté, ne s'évoquent-ils point aussi pour nous à l'audition de la *Symphonie pastorale*, par exemple, ou des *Murmures de la forêt* ou de l'*Invocation à la nature* ? Ces paysages peuvent différer dans leurs détails pour chacun de nous : mais nous en avons, quelques

instants, respiré l'air salubre ou violent, goûté la sérénité ou la sauvagerie. Par de mystérieuses correspondances, la musique, qui est le plus sensuel de tous les arts, se trouve ainsi reliée à la terre, au climat, au caractère intime de chaque pays. Elle devient l'expression de ce caractère intime. Elle se plie aux contours et reflète les couleurs comme une matière en fusion. Ainsi, dans le *Roman d'un Spahi*, le chant vague et inconscient de la négresse Fatou-Gaye, à l'heure de la sieste, vibre et pleure dans l'air sonore et, *résultat des choses*, semble « la paraphrase du silence et de la chaleur, de la solitude et de l'exil ». Ainsi le chant de Rarahu résume l'éner-vante douceur des nuits polynésiennes, et la voix du batelier d'Aziyadé qui monte dans le soir d'octobre dont l'or ruisselle sur Stamboul immobile, est chargée de toute la volupté et de toute l'infinie tristesse orientales.

Ce miracle de l'art musical, le rythme du style et l'harmonie des mots le peuvent réaliser. Loti le réalise constamment. Lue à haute voix, sa phrase caresse comme le son d'un violon. Elle

alanguit et dans ses frôlements subtils sa douceur va jusqu'à l'énervement. Elle nous enveloppe, elle s'insinue dans nos veines, elle augmente la sensibilité de nos fibres. Ces paysages exotiques dont elle parle, nos yeux ne les voient pas, mais nous les vivons pour ainsi dire. Troublés, fascinés, ensorcelés, nous comprenons enfin la puissance de possession de la nature qui nous retient par mille liens solides et insaisissables.

Détaché des hommes et rebelle aux idées, ni observateur, ni peintre, Pierre Loti est le magicien de la nature. Il croit disposer de ses trésors qu'il nous distribue avec munificence. En réalité, il est vis-à-vis d'elle dans un état d'étroite servitude. Il lui emprunte ses prestiges et ses sortilèges. Elle lui donne jusqu'à l'orgueil de vivre et au souci de la mort par quoi s'élargit son lyrisme. Car si les sédentaires, dans l'ordre intellectuel et sentimental, doivent puiser beaucoup en eux-mêmes et se composer une forte vie intérieure, les nomades prennent volontiers au monde extérieur l'illusion de la variété et les mirages de l'espace, Les premiers

ont besoin de plus de vigueur morale ; les autres seulement de plus de résistance physique. Mais se disperser n'est point s'agrandir. Dans le quartier juif d'Amsterdam, à l'ombre de la vieille synagogue portugaise, un Spinoza déploie le plus magnifique effort individuel pour abîmer la personnalité humaine dans le sein de la nature, Dieu unique qui crée et dévore : du fond de son réduit obscur, il conçoit l'audacieux projet de participer à l'universel mouvement de transformation. Quelle secrète flamme anime ces génies enlisés dans la plus terne existence !...

Pierre Loti nous a raconté comment il subit, tout petit encore, la suggestion du voyage. Son frère aîné était officier de marine. De Tahiti où il faisait escale, il écrivait des lettres qu'imprégnait la fièvre exotique. Elles communiquaient à l'enfant une mystérieuse effervescence. Il désirait avec ardeur, et ne sachant où fixer son désir, il convoitait la terre entière. L'entrée au collège, les camarades, l'ennui d'être privé de sa liberté, rien ne pouvait chasser ces idées vagues et persistantes. La lecture d'un journal de bord qu'il avait découvert vint encore exciter son imagination. Puis le frère absent revit le foyer. Il n'y demeura que peu de temps et repartit pour l'Inde d'où il ne devait pas revenir. Au moment de ce grand départ, leur mère attira sur son cœur son fils cadet en murmurant : — Grâce à Dieu, nous te garderons, toi. — A cet instant précis, l'enfant, surpris lui-même, se

sentit confusément une âme d'errant. A cette minute où sa mère manifestait la confiance de le garder près d'elle, il comprit que sa destinée, à lui aussi, serait de partir, de s'en aller au loin, « et plus partout, par le monde entier ».

L'instinct ne le trompait point qui le poussait à être marin. Car notre sentiment de la nature s'émousse par l'habitude, et le changement le renouvelle. Nous ne voyons plus très distinctement les lieux où nous avons accoutumé de vivre : ils sont le cadre obligatoire de nos jours et quand nos jours passent, ils demeurent. Un étranger, s'il n'en pénètre point l'intimité qu'une émotion ou le retour après une absence nous restitue intégralement, en apprécie mieux que nous souvent le charme superficiel. Or, le voyageur qui s'arrête quelque temps devant chaque horizon nouveau conserve intacte sa puissance de sentir la diversité des choses sous la lumière et le charme changeant de la route, car il s'attarde assez pour approfondir ses sensations. et pas assez pour assister à leur lamentable décroissance. Puis la vie physique que tout voyage

comporte entretient en nous ce bénéfique de la santé qui nous fait mieux supporter le plaisir et la fatigue. Cette existence au grand air, combien de fois en pourrais-je relever la louange dans les livres de Pierre Loti ? — « Il était tout entier au charme physique de vivre et de respirer, par un si beau soir, de se sentir des muscles souples et forts sous des vêtements libres... » C'est là, pour lui un lieu commun. Même lorsqu'il se rend à la tombe d'Aziyadé, il goûte la joie de fendre l'air vif du matin sur un bon cheval.

« Nature, vierge muette, disait Henri Heine, je comprends bien les éclairs qui tressaillent sur ta noble figure comme une tentative impuissante pour parler, et tu m'émeus d'une pitié si profonde que je pleure. Mais alors tu me comprends aussi, moi, et ton regard s'éclaircit, et tu me souris avec tes yeux d'or, belle vierge ! Je comprends tes étoiles, et tu comprends mes larmes. » Ainsi nous interprétons, nous personnifions la nature. Confidente de nos désirs, elle prend la ressemblance de notre jeunesse. Nous nous sentons vivre

en elle ; mais quand nous croyons l'animer, son influence, au contraire, nous gouverne.

Cette union étroite de la nature et de notre sensibilité, nul poète ne l'a mieux exprimée que Pierre Loti. Il presse sur sa poitrine la beauté de la terre comme une amante, ou, mieux encore, c'est la nature qui l'étreint sans jamais se lasser, qui le retient par mille chaînes dorées, par mille séductions savantes et diverses. Comment secouerait-il son joug ? Par un phénomène fréquent dans l'amour, il croit être son maître quand il est son esclave. Comme ces touchantes hamadryades qui veillaient sur la vie des arbres, s'épanouissaient et mouraient avec eux, il attend qu'elle sourit ou qu'elle pleure pour connaître la joie ou la mélancolie. Ses plus fortes émotions lui viennent d'elle. Ouvrez ses livres au hasard : ils chantent tous, comme un poème voluptueux, le pouvoir du divin Pan en qui nous sommes tous confondus, et si quelque page nous captive davantage par son exaltation, soyez sûrs qu'elle constate cette confusion avec un plus rare bonheur.

Au Maroc, la caravane dont il fait partie traverse des régions tapissées de blanches asphodèles, de hauts glaïeuls rouges et d'iris violets. Les chevaux ont des fleurs jusqu'au poitrail, et les cavaliers ne distinguent plus nettement leurs montures de ces fleurs qui s'inclinent avec un bruit de soie. — Dans *Mon frère Yves*, les matelots, quand le soir descend, vont s'étendre à l'avant du bateau. Ils se taisent, ils écoutent la mer qui les porte, et qui murmure doucement, comme pour les bercer et les endormir. — A Tahiti, les lianes de la forêt qui entoure la cascade de Fataoua semblent s'emmêler comme des chevelures après son passage, et dans le silence de cette solitude n'accorde-t-il pas au bruit de l'eau une voix humaine ? — Dans *L'Inde*, il nous confie son « inquiétude étrange et délicieuse d'être entouré de grands bois et de temples, d'être enserré par l'Inde brahmanique, dans l'ombre. » — En Palestine, sous un figuier d'Orient, vieux de plusieurs siècles, il ressent un calme si pur, une sérénité si parfaite qu'il voudrait demeurer immobile, qu'il a la

sensation de s'abîmer à jamais dans la paisible nature. -- Au désert, la nuit venue, tandis que la petite caravane se groupe autour des feux du bivouac dans la mystérieuse crainte de l'isolement, il s'éloigne un peu du camp afin de le perdre de vue, « de se séparer même de cette petite poignée de vivants, égarés au milieu d'espaces morts, pour être plus absolument seul, dans du néant nocturne ». Mais les étoiles lui parlent, et l'immobilité de la nuit. — Rappellerai-je encore cette mer d'Orient où glissait la barque d'Aziyadé, ce bois d'oliviers jonché de feuilles mortes où la petite bergère Pasquala attendait dans l'ombre, à peine distincte des arbres ? Tour à tour, à tous les pays de la terre qu'il a parcourus, Loti s'est donné, corps et âme, à la pieuse Bretagne, à la sensuelle Tahiti, à la lourde volupté du pays noir, à l'Inde, à Sтам-boul, à la Perse, à la « fête de la lumière qui dure sans cesse dans le vieil Orient des tombeaux, sur la poussière des humanités disparues ». Il s'est donné encore à la mer *brumeuse* qui roule comme des fétus les navires, aux sai-

sons et aux jours, et plus spécialement aux heures de fin de nuit où la volonté est encore incertaine, à celles du crépuscule où la volonté s'atténue, aux matins joyeux et clairs, aux soirs dont la fraîcheur rend plus léger, aux brises et aux parfums, aux printemps et aux automnes, à ce qui commence et à ce qui finit, à l'univers enfin, éternellement changeant, éternellement un.

Il s'est donné avec ivresse, avec des sens ardents et primitifs. La nature toujours jeune, il la voudrait plus jeune encore. Sans cesse il évoque les premiers âges de la terre, la paix édénique des premiers printemps. L'homme lui gâte la beauté du monde. Il redoute, il fuit ses manifestations abominables qui ne construisent qu'en détruisant. Il déteste le progrès qui enfante l'uniformité du décor et du costume, il ne se plaît que dans ces pays qui demeurèrent stationnaires et refusèrent la civilisation, et surtout en Orient, car l'Orient lui donne l'illusion de l'immobilité.

Dans son ingénuité amoureuse, il ose parler de la nature comme s'il était

son premier amant. Il est jaloux de ses faveurs qu'il croit seul posséder. Ainsi, ayant à parler de la *Mer* de Michelet, il lui concède des éloges, mais il se hâte d'ajouter que c'est la mer *vue du rivage*. Ce n'est pas la sienne, celle dont on n'oublie pas la plainte monotone quand on a lu *Mon frère Yves* ou *Matelot*. J'aime cette réserve orgueilleuse : elle témoigne de la tendresse un peu farouche qu'il a vouée à cette mer dont il a dit : « Il me semble que ce mot en lui-même ait quelque chose d'immense, avec je ne sais quelle tranquillité de néant ». Inconsciemment il montre un peu de dédain pour Michelet qui n'a pas vécu sur les eaux vivantes, connu leurs transports de colère et leur paix suprême ; et, au fond, il est satisfait de voir que ce rival n'a pas empiété réellement sur son domaine marin. Chateaubriand ne lui procurerait point la même satisfaction. Celui-là qui projeta sur la nature, comme l'ombre d'un arbre sur la claire prairie, sa personnalité ardente et désenchantée, a distribué à la mer des louanges dont nul n'a retrouvé la cadence et le rythme, semblables à ce

lent déploiement des vagues qui viennent mourir au rivage. Mais Loti, qui visite la Judée après Chateaubriand, Lamartine, Renan, ignore, veut ignorer ses prédécesseurs. Jusque dans les pays les plus connus, il ouvre des yeux nouveaux d'explorateur.

La lumière est pour Loti le symbole de la vie. Sans elle, le monde extérieur n'existerait point, et, de notre monde intérieur, ce nomade, qui croit mourir s'il ferme les yeux, fait bon marché. Les Incas adoraient le soleil. Il n'est pas loin d'imiter les Incas. « Il m'a toujours attiré invinciblement, ce soleil, — nous avoue-t-il ; — je l'ai cherché toute ma vie, partout, dans tous les pays de la terre. Encore plus que l'amour, il change les aspects de toute chose, et j'oublie tout pour lui quand il paraît. Et dans certaines contrées de l'Orient, dans le grand ciel éternellement bleu, jamais adouci, jamais voilé, sa présence continue me cause une mélancolie inexprimable, plus intime et plus profonde que la tristesse des brumes du Nord... » De plus en plus, à mesure qu'il avance dans la vie, il se souvient avec plus de

mélancolie des étés si brillants de son enfance, car la fuite de notre jeunesse décolore les paysages ; de plus en plus il recherche les caresses de la belle lumière d'or. Il s'exalte sans difficulté et sans préparation, sans hésitation et sans retenue, sur la fraîche limpidité des matins, sur la splendeur des midis, sur la douceur des soirs. Et il rêve, ne serait-ce pas une fin digne de cette féerie qui fut sa destinée ? de se dissoudre dans cette clarté rayonnante, de mourir dans le jour éclatant afin qu'un peu de son esprit amoureux du soleil palpite encore avec l'éther lumineux. Ainsi, durant l'été, notre corps s'aligne dans la chaleur, croit se confondre avec l'air ambiant, et se sent comme épars dans cette vapeur où toutes les choses sont baignées.

Par la sensation Pierre Loti atteint la synthèse du monde. Qu'il chante la mer et la nuit, « l'infinie désolation des eaux noires et profondes », symbole de l'anéantissement, du néant obscur où tout s'en va ; qu'il glorifie la lumière, symbole de création et de transformation ; que par d'occultes dépendances il

soumette ses pensées aux climats et aux formes : l'envahissante nature où la vie et la mort se confondent lui révèle son mystère en l'étouffant dans les caresses. Tout meurt et tout se renouvelle, tout se confond en une même substance : de la mort naît la vie. Comme les arbres puisent leur sève dans la terre que la décomposition même fertilise, nous tirons notre sensibilité des générations disparues. Bien plus, nous la tirons de la nature même dont nous ne sommes point séparés, qui parle par notre voix quand nous croyons nous exprimer nous-mêmes, comme ces dieux anciens des forêts et des eaux dont le pouvoir et l'existence même étaient subordonnés aux forces qu'ils représentaient et croyaient dominer.

C'est un panthéisme voluptueux. Où Platon, Spinoza et Schelling atteignent par des raisonnements subtils, l'artiste parvient en s'abandonnant à ses sensations. Il identifie Dieu et le Tout, il livre l'homme à la nature, et s'il ne va point jusqu'à proclamer, après Schelling, le déploiement infini de la matière éternelle, il confond comme lui l'idée

et la réalité, le subjectif et l'objectif. Dans la lumière, jeunesse adorée de l'univers, qui donne la forme et la couleur, la joie et la beauté, il découvre l'activité dénuée de conscience du monde.

III

« En somme, nous assure Loti dans *Propos d'exil*, il n'y a jamais eu que l'amour qui ait pu m'attacher d'une façon un peu durable à certains lieux de la terre. » A quoi bon prétendre séparer en lui-même le sentiment de l'amour et le sentiment de la nature, quand le premier ne vient que renforcer le second ? L'amour, mais il est pour lui l'occasion de pénétrer plus avant au cœur d'un pays, de mieux sentir battre ce cœur ; il lui apporte l'illusion qu'il possède dans toute sa beauté vivante une région de la terre, lorsqu'il presse sur sa poitrine une forme de jeunesse qui en est la plus directe émanation. L'amour, tel qu'il le ressent, nous apporte l'oubli du temps qui passe et de notre individualité qui se soumet : il nous fait communier avec les forces universelles, nous disperser, nous fondre, nous perdre en elles momentanément, et dans ces abandons momentanés

notre désir trouve enfin à se satisfaire.

Sans doute Tahiti ne serait point l'île du printemps, sans Rarahu aux yeux de velours, Rarahu singulière et sauvage, toute parée de fraîcheur et d'ignorance. Mais Rarahu, qu'est-elle donc sinon le résumé de la grâce polynésienne ? Elle n'a pas besoin de se couronner de révéra pour emprunter à sa trop belle patrie une séduction qu'elle porte sur toutes les lignes de son corps flexible comme les lianes de ses forêts. « J'ai peur, dit-elle un soir à son amant, que ce ne soit pas le même Dieu qui nous ait créés. » Comment la détacher de cette nature dont elle n'est qu'une fleur animée du mouvement ?

Est-ce le charme d'une femme qui fait le charme d'un pays, ou le contraire ? La bergère Pasquala, c'est l'Herzégovine. « Être seuls, la nuit, au milieu de cette nature, avoir froid ensemble, roulés dans une couverture et un manteau, au milieu du silence et de l'obscurité de ce bois, ce sont des impressions qui m'étaient encore inconnues. Ces nuits d'à présent ont un charme que je ne sais plus exprimer... » Sans le bois

d'oliviers, sans le bruit des feuilles mortes froissées, sans le soupir de la mer au bas de la côte, sans cet enveloppement des choses, que resterait-il de l'attrait de Pasquala ? Au matin, il peut voir sur le tapis des feuilles rousses l'empreinte de leurs corps. Un jour suffit à l'effacer. Celle que laisse l'amour, ainsi mêlée à la terre, est plus profonde.

Aziyadé, c'est la langueur de l'Orient, c'est tout son charme doré. « Mon âme est à toi, Loti, lui dit-elle, Tu es mon Dieu, mon frère, mon ami, mon amant : quand tu seras parti, ce sera fini d'Aziyadé ; ses yeux seront fermés, Aziyadé sera morte... » Oui, Aziyadé sera morte pour lui lorsqu'il aura quitté l'Orient. Au pays d'Aziyadé le ciel est toujours pur et le soleil toujours chaud. N'a-t-il point rêvé de demeurer avec elle jusqu'à ce que la mort mêle leur poussière ? Du moins il a fait serment de revenir. Et dix ans plus tard il revient. Dès qu'il a mis le pied sur la terre d'Islam, l'amour d'Aziyadé perdue reprend possession de sa mémoire. Il lui suffit de revoir cette mer, ces rues, ces maisons, ces femmes qui passent, pour

retrouver son cœur de jadis, car ces choses que ses yeux regardent, c'est déjà en quelque sorte Aziyadé. Dix ans sur une destinée humaine, il semble que c'est le changement et l'oubli, et c'est assez parfois d'un coin de paysage, d'un parfum, d'une parole pour balayer ces dix années, et nous apporter les mirages du passé aussi trompeurs que ceux du désir. La petite Aziyadé est bien morte : on l'a emportée un soir de printemps. Elle est maintenant rendue à la terre, et sur sa tombe l'herbe croît. Mais de cette terre d'Orient fut-elle jamais tout à fait distincte ?

Fatou-Gaye, c'est la lourde bestialité du Soudan ; Madame Chrysanthème, la menue grâce du Japon : Gaud, la résignation fière et mélancolique de la Bretagne. A quinze ans, Gracieuse a tout l'éclat des beaux jours au pays basque, et la limpidité des gaves, et aussi la sauvagerie de la montagne. Le soir, elle demeure longtemps assise sur un banc de pierre, devant la maison. Immobile et songeuse, elle se mêle presque à la nuit où monte l'odeur des jardins. Là Ramuntcho vient la rejoindre. La veste

rejetée sur l'épaule, il surgit comme une apparition. Elle lui dit, effrayée de son audace : « Pourquoi viens-tu ? » Et plus tard, quand il s'en va, elle murmure comme une prière : « Tu reviendras demain ? » (V. note 2).

A ses héroïnes, Loti n'attribue que des sentiments spontanés. Leur cœur est simple, sans complications ni subtilités. Les voir, c'est les connaître. Elles sont faciles à comprendre, même si elles parlent une autre langue. Leurs yeux ne mentent pas, ni leurs lèvres, ni leurs joues qu'un sang pur avive. Elles représentent une race dans sa fraîcheur nouvelle. Elles portent sur le visage et dans la démarche tout le charme spécial d'un pays. Même si elles ne font que paraître et disparaître, elles jettent un sort sur une région de la terre. Ainsi, dans *Matelot*, nous nous souvenons de l'île de Rhodes à cause de cette jeune fille grecque qui, chaque soir, passait en donnant des fleurs. Et les contrées dont quelque figure de femme ne nous offre pas le symbole, se perdent bientôt pour nous dans le brouillard, à cause de cette imprécision du dessin et de ce

flottement de la couleur qui sont les défauts de Pierre Loti lorsqu'il décrit, et parce que nous retenons mieux les images sensibles. A ses livres sur le Maroc, sur l'Inde, sur la Perse, sur la Chine, ne peut-on adresser quelque reproche d'uniformité, de monotonie ? Ne leur manque-t-il pas cette jeune ardeur qui confondait volontiers la nature avec une femme et ne craignait pas, en usant de ce stratagème inconscient, de lui adresser des louanges indirectes mais passionnées ?

La beauté de la femme participe de toutes les beautés de la nature. Les courbes des rivages et celles des collines, et celles des fleuves qui serpentent dans les prairies, ont moins de suave mollesse que celles de son corps, et quand elle glisse, légère, en marchant, quelle force l'emporterait sur cette mollesse ?... A quoi bon refaire l'ingénieux parallèle que Michelet a développé avec des grâces laborieuses ? Mais la flamme du regard, cette petite flamme bleue ou sombre, glauque ou brune ou parfois dorée, n'est-elle donc qu'un reflet de la lumière du jour, ou le signe d'une vie person-

nelle, d'une vie de tendresse toute prête au sacrifice ?

Ainsi la beauté de la femme devient une vision pantheïste, l'amour physique une forme du panthéisme. Leur mystère même est une preuve de ces forces occultes qui nous régissent, dont nous portons les chaînes quand nous prétendons être libres. Un être passe près de nous dans la vie, et notre vie est changée parce que cet être est beau, non pas même, quelquefois, parce qu'il est beau, mais parce que l'expression de son visage, son regard, sa voix, sa jeunesse nous touche dans notre sensibilité la plus profonde. D'où vient ce pouvoir ? Nous ne le savons pas. Des passions des autres nous sommes toujours de mauvais juges ; ce qui les séduit, souvent nous échappe. Et que cherchons-nous dans l'amour ? L'anéantissement, la perte de notre volonté dans la volupté ? Ou bien notre élargissement par la satisfaction d'un désir qui, dispersé sur la terre entière, croit se réaliser en se fixant ?

Ce caractère de fatalité dans l'amour n'est pas nouveau dans la littérature

française. Il ne l'est dans aucune littérature. Même au siècle de la raison, au xvii^e siècle, l'*Astrée* l'exprima avant Racine. Les romantiques l'exploitèrent avec un grand fracas, et précisément ils instaurèrent, après Jean-Jacques, le culte de la nature et la fatalité de l'amour. L'amour n'est que le suprême enchantement de la nature pour nous dominer, nous vaincre, nous absorber. Il nous conduit jusqu'au cœur de la nature, il nous livre les secrets de sa beauté : par lui nous la comprenons mieux, mais par lui elle nous conquiert plus complètement.

Les personnages de Pierre Loti ont tous des cœurs ingénus. Ses amoureuses se donnent sans réserve, du premier coup. Si elles ignorent la morale, elles ignorent la coquetterie. « O gentil Roméo, dit Juliette dans Shakespeare, si tu m'aimes, déclare-le loyalement : cependant, si tu pensais que je suis trop aisément conquise, eh bien, je serai mutine, je froncerai le sourcil, je dirai non, pour te donner occasion de me supplier. Autrement, pour rien au monde je ne le ferai... » Même pour donner

l'occasion de les supplier, Rarahu, Aziyadé, Pasquala ne sauraient point dire non. Si Gaud et Gracieuse résistent, elles y sont déterminées par une influence mystérieuse, plus puissante que leur amour. C'est encore la fatalité qui les sépare de leurs amants, et une fatalité si sûre d'elle, qu'elle ne s'embarrasse même point d'obstacles réels, tant elle sait qu'elle se suffit à elle-même.

La destinée inévitable les courbe toutes et tous sous son joug. Cœurs et chairs de faiblesse, êtres à peine détachés de la terre, soumis à tous les éléments, au climat, à la race, aux lourdes hérédités, aux instincts, aux désirs, comment exiger d'eux le moindre effort de volonté, la moindre velléité d'énergie ? Ils n'ont pas de révolte, mais du moins ils ne poussent pas de plaintes inutiles. Ce sont des esclaves résignés. Ils acceptent la vie dont les joies et les douleurs vont et viennent comme les vagues de la mer.

Ce panthéisme distribue à l'art de Pierre Loti ses qualités et ses défauts. Il revêt tous ses livres d'une teinte uniforme de mélancolie et de découragement. Nous en voulons à ses héros

d'un tel abandon au malheur, car leur tristesse est contagieuse. Aucune lecture n'est plus déprimante. A quoi bon ? nous disons-nous, et nous avons l'impression de glisser dans un gouffre aux pentes douces et tapissées de fleurs, de fleurs soyeuses au toucher, mais impuissantes à nous retenir. Nous nous sentons perdus dans l'immensité de la nature, entraînés dans un courant auquel nul ne résiste.

Ainsi mêlés aux choses, ainsi dépendants des choses, que pouvons-nous faire ? Les regarder, les respirer, les aimer. Loti exprime merveilleusement cet abandon à la nature sacrée, intangible et souveraine, les joies de la chair, les plaisirs sensibles, les ivresses du grand air, de l'espace, de la santé, et aussi les douleurs toutes nues, toutes simples, celles que ne créent pas nos complications intérieures, qui ne naissent point de nos états civilisés, mais sont de tous les temps et de tous les pays, celles, par exemple, des parents qui perdent leurs enfants, celles des séparations inéluctables. Il est le poète inspiré de la jeunesse et de la beauté

physique, dieux éternels qui nous précipitent dans tous les égarements, mais qui appuient notre cœur sur le cœur vivant du monde.

IV

La beauté physique et la jeunesse, réalités qui ne trompent pas, mais comme elles sont fragiles et éphémères ! « Oh ! qui dira pourquoi il y a sur terre, lit-on dans *Ramuntcho*, des soirs de printemps, et de si jolis yeux à regarder, des sourires de jeunes filles et des bouffées de parfum que les jardins nous envoient quand les nuits d'avril tombent, et tout cet enjôlement délicieux de la vie, puisque c'est aboutir ironiquement aux séparations, aux décrépitudes et à la mort... » Chateaubriand disait déjà : « Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir ? » Et Leconte de Lisle :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?

Dans un hymne désespéré à la *Jeunesse*, d'autant plus émouvant que le seul sentiment l'inspire, voici qu'une jeune

femme, M^{me} de Noailles, nous crie sa douleur anticipée :

... — Ah ! Jeunesse, qu'un jour vous ne soyez plus là,
Vous, vos rêves, vos pleurs, vos rires et vos roses,
Les plaisirs et l'amour vous tenant, — quelle chose
Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela...

Loti est de ceux *qui n'ont vraiment désiré que cela*. Si le voyage, par le changement même, a entretenu en lui, a développé en lui, à défaut d'une intense vie intérieure, d'une vigoureuse personnalité, le sens de la nature et de ses mille séductions enveloppantes, il lui a donné, par le départ, la sensation de la mort. Oui, comme dit la chanson, partir c'est mourir un peu. Reverra-t-on jamais ces lieux que l'on quitte, et, dût-on les revoir, sera-ce avec le même cœur ? Changer, c'est vivre davantage, et c'est aussi se perdre par lambeaux. L'identité du décor, la monotonie même de l'existence nous font croire à l'immobilité du temps. Nous appuyons notre fragilité sur la durée de ce qui nous entoure, pierres, ciel, paysage. Mais si nous voyons tout changer autour de nous, tout se transformer, comment ne pas sentir en nous

ces changements qui sont semblables à la mort ?

Ainsi, pour Pierre Loti, la fuite des choses a symbolisé la fuite des heures, comme l'amour résumait pour lui le charme de toute une région de la terre. Du pont de bateau d'où il épie la côte qui s'éloigne, il assiste directement à la mort partielle de sa jeunesse. Quelques jours, quelques mois, quelques années de sa vie disparaissent en arrière de ce nouveau sillage, tombent à jamais dans le néant. Et cet écroulement définitif lui rend cette conscience personnelle qu'il tentait d'oublier en s'abandonnant à la nature. C'est, chez lui, une sensation presque physique du glissement irrésistible et rapide qui mène à la mort. Le tourment de la mort l'agite sans répit. « Angoisse coutumière de si vite passer et mourir », écrit-il négligemment sur son carnet de route dans l'*Inde*, comme si cette constatation était si banale qu'elle ne valût pas d'être notée. Cette angoisse l'étreint, lui serre le cœur de plus en plus. Elle est installée en lui définitivement. Dans *Un vieux*, il a exprimé, avec une haine digne de Cha-

teaubriand qui se raccrochait au passé de ses deux mains crispées, la peur de vieillir. Car la vieillesse qui se connaît, le sentiment de la diminution de nos forces, c'est déjà la marque de la mort.

La première étape du panthéisme, par une allusion séduisante, nous procure l'exaltation de vivre. Notre jeunesse affamée de sensations croit ainsi participer à la vie universelle. Soumis à l'action de tous les éléments, de toutes les forces du monde, nous bénéficions de leur puissance et de leur étendue. Nous nous prolongeons dans le temps et dans l'espace. La loi d'évolution éternelle nous confond avec toutes choses. Tout se transforme, mais tout dure. La terre se nourrit de corps décomposés. Des poussières d'êtres disparus se renouvellent en nous. Rien ne se perd dans la nature. Et nos amours, et nos sensations ? Pas davantage. Chacun de nous est relié à tout un passé lointain par des traditions de famille et une formation antérieure qui font de lui la prolongation d'une race continue et persistante. L'instinct de conservation qui nous attache à des souvenirs, à des

coutumes, au foyer, c'est le passé qui se manifeste en nous, qui surnage sur l'océan des générations, qui dure. Notre corps se désagrègera sans doute un jour, l'ensemble des cellules qui le constituent s'émiettera, se dispersera. Mais il servira à la formation d'autres cellules, d'autres corps. Ce qui fut notre âme, c'est-à-dire l'ensemble de nos pensées et de nos sentiments, conservera quelque temps une apparence personnelle dans quelques mémoires, dans quelques intelligences ; puis cette apparence se volatiliserà, se fondra dans le monde invisible comme un nuage dans l'air, et néanmoins continuera d'être mêlée à toutes les formes de penser et de sentir de l'humanité. Partout et toujours c'est la vie, la vie de plus en plus vaste, de plus en plus élargie. Ces fleurs qui s'épanouissent pour charmer nos yeux, ces arbres qui montent vers la lumière, ces fleuves dont les eaux courent joyeusement vers un but qu'elles ignorent, ils sont notre image, notre ressemblance, nous-mêmes. La nature entière fait partie de nous, comme nous lui appartenons et lui appartiendrons de plus en plus. Dès lors soyons

heureux ; qu'avons-nous à craindre des jours, appuyés que nous sommes sur toute la nature, confondus que nous sommes avec elle ?

Non, partout et toujours c'est la mort. La nature ne dure que dans l'égorgement et la destruction. Un flot pousse l'autre. Les fleurs se fanent, et ce sont d'autres qui refleurissent. Être, c'est passer. Et nous sommes à peine différents de l'éphémère qui naît le soir et meurt au matin sans avoir vu le soleil. Ou plutôt nous en différons par notre certitude de mourir. L'homme, a dit, je crois, M. Brunetière, est *un animal qui connaît la mort*. La belle immortalité vraiment que vous m'offrez ! Est-ce se survivre à soi-même que se confondre dans le grand Tout ? S'il est vrai que nous ne périssons pas tout entiers, et que quelque chose de nous subsiste dans la nature où rien ne se perd mais où tout évolue, la mort est-elle, oui ou non, le terme de l'unité de notre personne et de notre substance ? Et que nous importe alors que nos pensées réapparaissent en d'autres cerveaux, si nous n'en sommes pas conscients ? Que nous importent nos

parcelles de corps et d'âme si elles se combinent autrement ? Et que nous importent même les quelques années de jeunesse et d'amour que nous avons pu posséder, puisque nous savons que nous perdrons ces trésors, et que nous les perdons au moment même où nous en jouissons ? Car la mort, elle n'est pas seulement au bout de notre destin, comme un palais éclairé au bout d'une sombre avenue. Elle est installée dans notre vie qu'elle déchiquette lambeaux par lambeaux. Elle nous la prend, elle nous l'arrache seconde à seconde. Nous ne pouvons pas penser à elle sans que déjà cette pensée lui appartienne. Notre passé est sa proie, et notre présent nous est à peine perceptible. Si nous avons l'oreille fine, nous pouvons entendre la chute de nos instants dans le néant, comme un vase qui se vide goutte à goutte.

La nature nous chantait, par ses lumières et ses parfums, par la beauté et par l'amour, la chanson de la vie. Et ce chant de vie est aussi un chant de mort. Le départ, le changement ont exacerbé chez Pierre Loti ce sentiment, cette peur de la mort, comme le chan-

gement et le voyage avaient tout d'abord excité son orgueil de vivre, et de mêler sa vie à celle de toute la terre. Après l'avoir appelée pour ainsi dire — car se donner à la nature, n'est-ce point une mort anticipée ? — voici qu'il voudrait chasser cette visiteuse indiscreète qui ne sait pas garder sa place. Est-il bien armé pour cette guerre, celui qui sent, comme une douleur physique, la fuite des jours, et qui proclame sans cesse à voix haute l'inutilité de tout effort humain ? N'entreprend-il pas cette lutte bien tard ? Il n'est même plus certain d'augmenter sa part de vie dans l'espace avec ses perpétuels déplacements. Sa sensibilité dont il abusa s'est-elle émoussée et connaît-il la lassitude ? Il ne voit plus les choses avec des yeux nouveaux. Elles se ressemblent toutes. Il n'en reçoit plus, trop souvent, que des impressions désenchantées. « C'est curieux, songe-t-il un jour, comme à certains moments tous les pays arrivent à se ressembler, comme partout les choses sont pareilles, comme l'espèce humaine est une, et la terre petite... » Et autre part : « On n'est

jamais bien qu'ailleurs, vu qu'on s'en-
nuie partout. »

Néanmoins il essaie de retenir le temps qui s'envole. Ne pouvons-nous revivre le passé par la mémoire, le partager par le souvenir ? Ainsi il donne à ses jours écoulés une forme arrêtée, moins inconsistante et vaporeuse en les racontant. L'art est, pour lui, un moyen de durer. Ecrire, c'est combattre la mort, c'est immobiliser notre existence en marche. Il utilise la gloire pour se survivre. La gloire, c'est d'être connu et aimé de plus d'êtres humains, c'est se perpétuer en quelque sorte par delà le tombeau. Un peu propre de sa vie flottera dans la vie de ses amis inconnus. Il mènera par leurs soins une existence incertaine et disséminée, immatérielle mais réelle. Pour ceux-là, et plus encore pour lui-même, désireux de retrouver la lumière de ses étés évanouis, de repasser par les chemins déjà parcourus, il se révèle tout entier, il dit son enfance, son amour, son cœur. Il sauve de l'oubli ses intimités les plus sacrées, et ce suprême instinct de conservation explique cer-

taines confidences du *Roman d'un enfant* et du *Livre de la pitié et de la mort*.

Mais cette immortalité est précaire et puérile. Une gloire posthume ne nous rendra pas la chaleur quand nos membres seront glacés. Ce que les siècles ou même les années feront d'une mémoire, le savons-nous ? Et d'ailleurs, que sont les siècles ? Notre vie, c'est ce qui nous importe. Et puisque nous connaissons la mort, comment ne donnerions-nous pas un sens à cette vie ?

Loti s'est tourné vers toutes les religions pour le leur demander. Nul n'a si bien ressenti *la douceur des lieux où l'on a si longtemps prié*. Combien de fois a-t-il envié « ces frères d'Orient qui savent mieux garder que nous les vieux rêves consolateurs, qui marchent encore les yeux fermés pour ne pas voir le gouffre de poussière, et s'endorment dans les mirages magnifiques ? » Il est allé jusqu'en Palestine pour demander à la terre du Christ un dernier enchantement sacré en sa faveur. Du Saint-Sépulcre où les croyants s'agenouillent, il a entendu monter « la grande plainte des hommes et le suprême cri de leur

détresse devant la mort. » Puis il a gravi le mont des Oliviers, et après avoir éloigné son janissaire, comme autrefois Jésus éloigna ses disciples, il a attendu. Et quoi donc ? que Dieu se dérangeât ? Mais Dieu, sans doute, ne se dérange qu'à son heure. Enfin, dans l'Inde, Loti s'en fut interroger les théosophes de Madras et de Bénarès. La séduction du monde extérieur entrava leur enseignement. « Le détachement suprême dont ils ont déjà déposé le germe dans mon âme, raconte-t-il, le renoncement à tout ce qui est terrestre et transitoire, je ne connais pas sur terre un lieu capable en même temps d'y conduire plus vite et d'en éloigner davantage que cette Bénarès, à la fois mystique et charnellement affolante, où un peuple entier ne songe qu'à la prière et à la mort, et où, malgré cela, tout est piège pour les yeux, pour les sens : la lumière, les couleurs, les jeunes femmes demi-nues aux voiles mouillés, aux regards de langueur ardente ; le long du vieux Gange, l'étalage de l'incomparable beauté indienne... »

Mais n'y aura-t-il pas toujours la beauté

de la nature et celle, plus grande encore, de notre désir, pour nous empêcher de renoncer aux choses de la terre, de même que la mort sera toujours là pour nous empêcher d'en jouir en paix ? Et faut-il aller jusqu'au cœur de l'Inde pour s'en rendre compte ? Que lui apprennent de nouveau, en définitive, ces sages que la distance revêt d'illusion ? Ils parlent la vieille langue du panthéisme. Pourquoi se faire passer pour un initié, initié à quoi d'inconnu ? quand on peut leur objecter que le panthéisme peut aussi bien conduire à se confondre avec la nature pour en mieux jouir, qu'à renoncer à une confusion inutile et déjà accomplie. « Tu ne peux désirer, disent-ils, que ce qui est différent de toi-même, ce qui est en dehors de ton être, et si tu sais que les objets de ta conscience sont en toi, et qu'en toi est l'essence de toutes choses le désir s'évanouit et les chaînes se dissolvent. — Tu es essentiellement Dieu. Si tu pouvais graver en ton cœur cette vérité, tu verrais tomber d'elles-mêmes les limitations illusoire qui produisent la tristesse et les souffrances, les désirs

de l'être séparé... » Ne le savions-nous point, et nos pères avant nous, et depuis des milliers d'années ? Oui, nous sommes Dieu, nous dépendons de toute la nature et toute la nature dépend de nous. Notre amour n'est que la projection de notre désir, c'est-à-dire nous-mêmes, comme le monde extérieur n'est que l'image que nous en avons. Et après ? Echapperons-nous à cette fièvre de convoitise qui nous précipite sur les jours pour en presser les joies ? Enfin il est deux limites qui ne sont pas illusoires et que nous ne supprimerons pas : la douleur et la mort. Or la seconde n'est pas seulement le point final de notre vie : parce que nous la connaissons, elle est amalgamée à notre vie au point que nous ne les pouvons point dégager l'un de l'autre. A l'*initiation* des sages de l'Inde, je préfère encore cette philosophie plus simple qui aboutit au même résultat, et que Loti indique ailleurs : « Jouir en son temps de la force et de l'amour, puis, sans s'obstiner à durer, se soumettre à l'universelle loi de passer et de mourir, en répétant avec confiance,

comme ces simples et ces sages, ces mêmes prières par lesquelles les agonies des ancêtres ont été bercées. »

V

Un soir, à Madrid, Pierre Loti entra dans un cabaret populaire. En Espagne, pays de tradition, les danses et les chants n'ont point subi le progrès épileptique qui entraîne nos cafés-concerts. Après des siècles, on y retrouve encore quelque trace de la vieille Arabie *mystique et sensuelle*. Une chanteuse entra en scène et préluda : « Elle débute par un cri de louve, quelque chose qui surprend et qui déchire, quelque chose qui est d'une infinie tristesse orientale... Les vieilles chansons andalouses toujours commencent ainsi, par un cri de haute détresse, et répètent toujours, toujours, sous une forme ou sous une autre, à travers la naïveté de leurs images, le tourment d'aimer et de mourir. »

Les ouvrages de Pierre Loti ne débute point par un cri de détresse, mais par la joie exubérante de partir, d'ouvrir les yeux sur des spectacles nouveaux. Ils vont nous inviter sans doute à jouir

de la vie, en nous chantant la beauté de la terre et le bonheur de se livrer tout à elle. Et tous, ils aboutissent à une impression d'âcre amertume et de désespérance. C'est le retour de Cythère. Ils disent, eux aussi, d'une façon éclatante ou voilée, mais avec une insistance pathétique, *le tourment d'aimer et de mourir...*

(Paris, Janvier 1904).

NOTES

NOTE I

Tandis qu'il était comme exilé en Russie, au service d'un roi sans royaume, Joseph de Maistre entretenait une correspondance assidue avec sa fille Constance. La jeune fille montrait des velléités d'indépendance. Elle se plaignait de l'instruction insuffisante des femmes qui ne leur laisse que le mérite un peu vulgaire de faire des enfants. Son père dans un lettre qui est célèbre, et souvent citée à l'occasion du féminisme, avertit la jeune révoltée que la mission de la femme n'est pas celle de l'homme, mais l'égale en grandeur, et il répond à sa boutade : « Quant à faire des enfants, ce n'est que de la peine ; mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous. »

Faire des hommes et des femmes, et non point seulement des enfants, c'est le grand honneur et c'est la grande tâche des pères et des mères. L'être qu'ils ont appelé à la lumière naît sans regard et sans parole. Son destin est devant lui, et il pleure. Il leur faudra donc par des soins journaliers cultiver cette vie fragile qui représente tant de possibilités physiques et morales. Chaque jour ils devront sauvegarder leur création, la com-

pléter, l'embellir. L'enfant qui porte en lui-même une petite âme de clarté, est le reflet mystérieux et inconscient encore des visages qui se penchent sur lui et des paysages qui l'entourent, reflet d'une eau qui coule et va plus loin, et qui, dans son cours, altérera la ressemblance, mais qu'il importe de ne point troubler, ni détourner de sa pente naturelle.

Le problème de l'éducation ne s'est point posé tant que les hommes ont vécu en commun à l'abri de quelques sentiments essentiels qu'ils ne discutaient pas. Puisque le fils continuait le père, comme celui-ci avait continué les aïeux, il suffisait de lui transmettre la tradition, de lui confier le flambeau qu'il passerait à son tour à ses successeurs. Il pouvait apporter, par suite du changement des temps et des circonstances, un anneau de métal plus fin ou plus grossier dans la chaîne des générations, selon les facultés personnelles et selon que la paix ou la guerre, le goût des arts ou le salut du pays avaient réclamé son effort. Il prenait sa place dans la longue série des ancêtres dont il assurait après lui la durée et il ne songeait point à dédaigner ou dilapider le patrimoine qu'il avait reçu. Ainsi les peintres de jadis se mettaient modestement à l'école d'un maître, et trouvaient leur orgueil à le continuer ; et parfois le disciple se nommait Léonard ou Raphaël. Le génie même acceptait de se former par une discipline.

Par là même qu'elle admettait le dogme sacré de la famille, l'ancienne France avait résolu le problème de l'éducation. Dans la forêt, les jeunes pousses naissent au bord des vieux troncs, et plus elles sont vigoureuses, plus elles s'élancent droit vers le soleil. Les oiseaux n'inventent pas de nouvelles façons de bâtir leurs nids. Mais la tradition des ani-

maux et des plantes se transmet en même temps que la vie. Les enfants des hommes qui demandent tant d'années pour se suffire physiquement ne naissent pas davantage moralement formés. Par quelle culture les fortifier, sinon par celle qui est conforme à leur nature et dont les parents possèdent seuls le secret ? Qu'est l'éducation, sinon l'art de révéler à l'être humain le sens intime qui doit gouverner ses actes, requérir l'emploi de ses énergies et lui communiquer le goût et la force de vivre pleinement ? L'éducation n'apporte point des trésors dans une maison vide ; elle se contente d'éclairer un palais obscur, mais déjà rempli. Ceux-là qui aiment et connaissent la maison sauront seuls disposer heureusement les lampes.

L'ancienne famille française a écrit sa propre histoire. On la trouve dans les *livres de raison*. Ces livres de raison étaient d'humbles livres de compte où l'on prit bientôt l'habitude de noter, à côté de l'administration du patrimoine, les faits importants de la vie privée, tels que mariages, décès, naissances : bientôt on y ajouta quelques réflexions, et les événements de la localité et même de l'Etat. Nous avons un grand nombre de ces livres de raison. Le passé de nos pères s'y évoque et nous parle avec la majesté d'un testament. C'est l'évangile des sages. Il annonce la foi dans la vie, pour qui s'inspire de ses pères et se contente d'être leur digne descendant.

Je n'ai pas trouvé dans ces livres de raison une objection contre la bonté de la vie. Ces artisans, ces agriculteurs, ces marchands saluent d'un cri de joie l'apparition d'un nouveau-né. Ils tiennent pour rien leurs sacrifices et leurs peines si leur lignée les continue. Ces formules de baptême ne se lisent pas sans émotion. « Je demande à Dieu, écrit un négo-

ciant, de me conserver cet enfant, si c'est pour sa gloire et pour notre salut. Nous ferons, sa mère et moi, tout notre possible pour l'élever chrétiennement, et tâcherons de lui donner toute l'éducation qui sera en notre pouvoir pour en faire un bon chrétien et un parfait honnête homme. » La venue d'un neuvième enfant est ainsi célébrée par Pagès, marchand d'Amiens : « La divine bonté, continuant de verser ses saintes bénédictions sur notre mariage, nous favorise par la naissance d'un fils. Je prie Dieu de tout mon cœur que, par le mérite de son très précieux sang, il lui plaise faire grâce au père, à la mère et à nos neuf enfants tous vivants, de le servir si fidèlement sur la terre que nous puissions le posséder éternellement dans le ciel. » Un artisan répète à la naissance de sa fille le mot de Blanche de Castille : « Si elle doit offenser Dieu, que Dieu lui fasse la grâce de la retirer de ce monde, avant qu'elle ait l'usage de la raison. »

Servir Dieu et honorer la famille, c'est là tout le vœu d'éducation.

Joseph de Sudre, d'Avignon, se marie jeune et a dix-huit enfants de 1662 à 1688. Son journal domestique est l'histoire de ses efforts, de ses privations, de ses économies, afin de parvenir à élever cette nombreuse lignée. Malgré les destins contraires et les mauvaises récoltes, il ne néglige rien dans ce but. La vieille langue française ne se servait que d'un mot pour exprimer l'allaitement maternel et l'éducation morale de l'enfant, et c'était le verbe *nourrir* que nous avons matérialisé. Cependant notre Joseph de Sudre perd son fils Jean-Joseph, capitaine au service du roi, qui donnait les plus hautes espérances. Après sa brève et pathétique oraison funèbre, il ajoute : « Je m'appauvrisais pour lui avec plaisir. » Pour ces pères de famille, l'honneur était le premier

patrimoine, non les biens. Un gentilhomme rural fait sa généalogie et ne peut remonter bien haut ; il s'arrête fièrement dans ses recherches et écrit : « Il doit nous suffire que tous nos ancêtres aient été de très honnêtes gens... Une bonne réputation vaut mieux que 10,000 livres de revenus de plus. J'ai le plaisir d'entendre louer tous les jours la vertu, la probité, et l'intégrité de mon père. On le pleura dans chaque famille comme s'il en eût été le chef. Tous mes ancêtres l'avaient été de même, parce qu'ils marchaient tous dans la voie de la vertu... » Au même temps, le maréchal de Boucicaut, une de nos plus pures gloires françaises, montre un pareil dédain des richesses et un même souci de l'honneur. Il avait été élevé, comme on l'était alors, avec une ferme tendresse, et avait accoutumé de *souffrir longuement travail*. Comme ses parents et amis le blâmaient de ne pas utiliser les faveurs du roi au profit de ses enfants, il leur répondit : « Je n'ai rien vendu, ni pense vendre de l'héritage que mon père me laissa. Je n'en ai point acquis aussi ni veux acquérir. Si mes enfants sont prudhommes et vaillants, ils auront assez, et si rien ne valent, dommage sera de ce que tant leur demeurera. »

C'est assez demander de preuves aux livres de raison et mémoires historiques. Le problème de l'éducation ne tourmente point alors les pères. Qui les eût assurés de son existence en élevant un doute sur leur bon droit les eût fort étonnés et divertis. — Mon fils est mien et me continue : — telles sont leur certitude et leur espérance. Le souhait dont ils saluent une naissance se trouve déjà dans le plus ancien des poètes. Lorsqu'il rencontre Andromaque à la porte de Scée et la console, lui qui connaît que son heure est marquée, Hector veut prendre son fils Astyanax dans ses bras,

et l'enfant que le casque effraie se rejette sur le sein de sa nourrice. Hector sourit, pose son casque à terre et, soulevant en l'air l'enfant, image de sa race future, dont la vue lui rend dans l'avenir la confiance perdue, il adresse aux dieux cette prière : « Jupiter, et vous tous, dieux immortels, faites que cet enfant soit honoré par les Troyens comme je le suis aujourd'hui, et qu'il soit brave dans les combats et puissant sur son peuple; faites qu'en le voyant revenir du combat, couvert de dépouilles sanglantes, après avoir tué quelque illustre ennemi, la foule se dise : « Il est plus brave encore que son père. » Et cette voix de la foule réjouira le cœur de sa mère. » *Il est plus brave encore que son père* : c'est le cri de la race, et son espoir devant un berceau.

Est-ce là simplement un instinct héréditaire ? C'est l'enseignement même de la vie. La nature ne crée pas un homme libre. L'homme naît d'un père et d'une mère, dans tel village, dans telle région, dans telle patrie, dans telles conditions matérielles et morales. Il y trouve son appui et sa dépendance. La famille et la communauté sociale qui le reçoivent et orientent son destin attendent aussi de lui, l'une sa prolongation, et l'autre sa solidité. C'était le postulat de l'ancienne société française.

Jean-Jacques arrive de Genève et proclame dans *le Contrat social* : « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers... La plus ancienne des sociétés et la plus naturelle est celle de la famille; encore les enfants ne restent-ils liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Les enfants, exempts de l'obéissance qu'ils devaient au père, le père, exempt des

soins qu'il devait aux enfants, rentrent tous également dans l'indépendance. » Ainsi la famille cesse d'être un lien moral pour réduire son rôle à des besognes matérielles. Autant dire qu'elle cesse d'exister : car, dans ces besognes matérielles, on la peut suppléer encore, mais non point dans l'éducation.

L'Etat, selon Jean-Jacques, recueillera les charges de la famille. Il sera éducateur. Rejetant l'expérience sociale, le philosophe substitue à ces réalités vivantes, la famille, la vie locale, la vie régionale, ces abstractions : l'individu, l'Etat. Et la Révolution, qui tente d'appliquer les chimères de Rousseau, s'acharne sur la famille qu'elle s'efforce de démolir par le moyen du divorce et du partage égal et forcé.

L'influence de Jean-Jacques fut prodigieuse et continue de s'exercer. Méconnaissant la qualité de l'amour et de l'honneur français, il inspira en littérature un individualisme sans vergogne. Méconnaissant la famille dont il refusa les nobles charges en se débarrassant de ses propres enfants, — ce qu'il importe de rappeler à un éducateur, — il inspire encore toutes les théories actuelles sur les droits de l'Etat ou, ce qui revient au même, sur les droits de l'enfant. On peut dire qu'il a empoisonné l'esprit public en France.

Voici un livre très directement opposé aux théories de Rousseau sur l'éducation. Il s'appelle *les Amitiés françaises*, et il est de M. Maurice Barrès. Il est profond et il est charmant. Rousseau réclamait l'égalité. M. Barrès nous dit avec un beau geste dédaigneux : « Je ne suis pas l'homme des souhaits impossibles..., je laisse aux intelligences rudimentaires leurs grandes rêveries d'optimisme béat... Je n'attends donc pas d'un éducateur qu'il tende à rétablir l'égalité parmi des individus qui

furent soumis, dans leur préparation séculaire, aux influences les plus diverses. D'étape en étape, j'ai vérifié cette grave parole faiseuse de paix, qu'on ne donne à un homme que ce qu'il possède déjà. L'amour et la douleur, les plus beaux livres et les plus beaux paysages, toutes les magnifiques secousses de la vie ne font qu'éveiller nos parties les plus profondes, nos territoires encore mornes. Je demande simplement à l'instruction primaire qu'elle facilite pour chaque individu la pleine jouissance des forces accumulées par sa série héréditaire. »

L'éducation consistera donc à faire éclore dans l'esprit de l'enfant ces germes de sentiments qui y furent déposés lors de sa naissance, comme un précieux héritage,— héritage compromis, si l'existence ne lui en est pas révélée, héritage infiniment riche puisqu'il représente la réserve des aïeux. L'enfant naît prédestiné : on lui indique sa prédestination ; à lui, plus tard, de l'accomplir. Et dès lors, tombe cette objection qu'on n'a pas manqué de formuler : — Vous privez cet enfant d'une vie personnelle, vous l'accablez du poids des morts, au lieu de l'en libérer. Vous exaspérez l'influence du passé, au lieu de la diminuer. — C'est exactement comme si l'on disait : Privez cet enfant de son patrimoine, afin qu'il puisse mieux jouir de la vie. Je lui donne le moyen de se réaliser complètement, et vous prétendez que je lui impose une gêne. Car il ne se réalisera complètement que s'il prend sa vraie place, et toute sa place, dans sa famille et dans son pays. Ressemble-t-il à des étrangers, ou bien à son père et à sa mère ? Cette ressemblance n'est-elle qu'un hasard physique, ou l'empreinte héréditaire ? Et sa volonté est-elle avilie parce qu'il voit instinctivement d'où il vient et où il va ? Quels sont les grands hom-

mes que l'histoire honore, sinon ceux qui furent l'expression vivante d'une patrie et d'une race, et qui donnent ainsi de la diversité et de la couleur à l'humanité? Les seuls grands rois ne sont-ils pas ceux qui confondirent leur gloire et leur intérêt avec la gloire et l'intérêt de leur peuple? Dans chaque famille, le grand homme est celui dont la personnalité s'étendit dans le sens héréditaire et augmenta, avec sa propre vie, le patrimoine commun.. A côté des héros qui appartiennent à tous, il y a ces héros de chaque foyer qu'un culte particulier doit servir, parce qu'ils fondèrent ou consolidèrent la famille, et donnèrent à leurs descendants, avec l'honneur, l'occasion d'une vie plus large, parce que mieux étayée et soutenue. Un destin individuel peut rarement composer une belle vie. Il faut à l'homme un but qui dépasse son éphémère durée.

Comment éveiller chez l'enfant ces sentiments qui, par leur douceur et leur force, devront l'enchanter comme une musique et le protéger, plus tard, comme une armure, contre le découragement et le doute? Le philosophe Ravaisson nous enseigne que, chez l'enfant, l'imagination précède la raison, et empruntant une expression à l'hymne de saint Thomas pour la Fête-Dieu, il dit que l'enfance et la jeunesse devraient être nourries dans le culte de la plus haute beauté, *in hymnis et canticis*. « En passant par des âmes que rien n'encombre, ajoute Barrès, les images de l'univers reprennent toute jeunesse. » Cette heureuse disposition à l'enthousiasme indique le genre d'éducation que réclame l'enfant. Montrez-lui de belles images, suscitez en lui le goût de la beauté, de la générosité, de l'honneur, favorisez en lui les influences familiales, régionales, historiques. « Un petit enfant chez qui l'on désigne et vénère les émotions héré-

ditaires, que l'on meuble d'images nationales et familiales, tout au cours de sa vie, dans son fond possédera une solidité plus forte que toutes les diatectiques, un terrain pour résister à toutes les infections, une croyance, c'est-à-dire une santé morale. » Il marchera dans la vie, escorté d'*amitiés* fidèles qui lui tiendront la main pour le conduire. Même s'il s'écarte d'elles, il n'oubliera ni leurs sourires, ni leurs larmes. Elles seront présentes à sa mémoire, sinon à ses yeux. Elles le relieront au sol natal, à la maison de famille. Leur pensée pénétrera son cœur. A chaque soupir profond que lui arrachera la destinée, il les respirera. Ainsi orienté vers sa vérité, il sera porté à « se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant dans une chose immortelle. » Il sera peut-être plus brave, peut-être moins brave, que son père ; du moins il ne passera pas dans le camp ennemi.

Comme on le voit, il n'était pas inutile de donner pour préface au livre de M. Barrès le souvenir de l'ancienne famille française et de la déviation introduite par Jean-Jacques dans notre sens national. Ce que l'hérédité avait d'expérimental et d'instinctif ensemble dans la famille d'autrefois, — une expérience qui n'est plus contrôlée devient une sorte d'instinct, — M. Barrès le dégage et en donne la raison philosophique. Il possède cet art incomparable d'enclorre des théories en des formules frémissantes. Et précisément n'allez pas croire que *les Amitiés françaises* soient un traité. Il n'est guère de livres plus éloquents, si l'on attribue à l'éloquence la dureté de l'acier et non point seulement son éclat. Pour susciter en l'imagination de son fils de belles réalités, dignes de retenir et d'influencer sa jeune vie, M. Barrès le conduit aux plus beaux

endroits de l'histoire de Lorraine ; il dispose « devant les regards sérieux de son aurore les fruits éternels du pays ». Qui donc a prétendu qu'il se limitait à une petite région, et communiquait à cette petite âme une éducation étriquée ? Le pèlerinage de Domrémy n'est-il pas le plus susceptible d'élargir un cœur et de lui communiquer le goût de la patrie ? Celui de Lourdes n'ouvre-t-il pas à l'enfant, avec la vue de ces passants agenouillés dans une pieuse exaltation, le sens du mystère où l'homme est plongé, et de la souffrance humaine et de la charité ? Rien, d'ailleurs, n'est systématique dans cette éducation. Elle se contente de promener l'enfant dans la vie comme dans un jardin, et lui montre les fleurs qui croîtront pour lui aux différentes saisons. Tôt ou tard il les viendra cueillir. Education qui donne le goût d'être père, tandis que *l'Emile* en inspire l'aversion. Quand un livre augmente ainsi notre faculté de sentir, ou la provoque et l'aiguillonne, c'est qu'il possède une force secrète d'autant plus impérieuse qu'elle est conforme à notre nature, et nous la dévoile dans son intégrité.

Les Amitiés françaises se terminent par un hymne à la vie. Il faut à M. Barrès un effort pour le chanter, car la forme sensible de la vie, c'est à ses yeux la douleur. « Pour moi, dit-il, je connais les heures du jour et les saisons par l'angoisse, la beauté par un délire qui dure autant qu'elle m'enchante, l'histoire par mon désabusement et mes forces par mon usure. » Néanmoins, la vie ne peut qu'être bonne puisque nous la donnons. Les vieux rédacteurs des *livres de raison* ne le mettaient pas en doute, mais nous avons appris à tout renverser. A cette vie que la douleur attend, trois déesses, selon M. Barrès, donnent un sens et apportent de la joie. C'est l'amour dont la

pure flamme éclaire notre jeunesse et nous conduit jusqu'au fond de notre âme encore inconnu de nous-mêmes avant que sa voix divine ne nous ait appelés. C'est l'honneur, tel que l'ont façonné dans un cœur français nos siècles d'histoire : « Nulle mauvaise circonstance ne nous enlèvera le noble entêtement, l'honneur de vouloir. En vain nous paraissions avoir tout perdu : il y a le vœu de notre sang, il y a notre imagination forte, hardie, qui place, instruite par Corneille, la gloire en dehors du succès. » C'est, enfin, la nature en France, nos paysages où nos pères ont vécu, où notre patrie, à certains lieux choisis, sait encore nous parler et nous rappeler le passé : « Il est des lyres sur tous les sommets de la France », mais il faut gravir ces sommets pour les entendre qui frémissent aux souffles du vent, comme celles que suspendaient les Hébreux aux saules de l'Euphrate. « Sur le sol de notre patrie, dit M. Barrès, on respire partout de la noblesse », et confiant dans ces forces éparses sur la terre de France pour triompher du découragement et donner une importance aux jours qui passent, il conclut : « L'honneur, comme dans Corneille ; l'amour, comme dans Racine ; la contemplation, telle que les campagnes françaises la proposent, voilà, selon mon jugement, la noble et la seule féconde discipline qu'il nous faut hardiment élire. »

Telles sont les amitiés que M. Maurice Barrès a choisies pour son enfant. Suffisent-elles ? Je ne sais. Mais leur grâce qui paraît délicate est pleine d'une force cachée.

Je me souviens d'avoir assisté quelquefois aux réunions publiques que donnait M. Barrès lorsqu'il sollicitait les suffrages du peuple de Paris. Dès qu'il entrait en séance, une fanfare préludait à la marche lorraine. C'était comme

le *leitmotiv* dans les drames wagnériens. Longtemps il préféra d'autres musiques plus compliquées à ces rythmes de guerre. Un jour, il y entendit la voix de sa terre et de ses morts; et dans cette marche qui l'invitait à agir au nom du sol natal et des aïeux couchés au tombeau, il résolut d'enclorre ses rêves. On crut qu'il imposait à son art d'étroites limites et qu'il le chargeait de chaînes. En réalité, il renonçait à se disperser, à se perdre dans le brouillard de l'analyse. Il se cherchait lui-même à travers le vaste monde, et voici qu'il se retrouvait au foyer de famille. Là, seulement, il voyait clair dans sa destinée, et découvrait un sens à la vie. Ses paroles nouvelles, de ce changement, revêtirent une ampleur, une force, une précision et une limpidité inaccoutumées. Quel chemin depuis la dissection un peu dégoûtée et subtile d'*Un homme libre* ! Maintenant une étape de plus est franchie. Il semble que la paternité a répandu une rosée bienfaisante sur cette âme brûlée de trop de désirs, agitée de trop de fièvres, et qui s'apaise et consent à revivre la vie d'un enfant, en chassant le désabusement et toutes les décevantes ardeurs du pessimisme.

.
Des enfants courageux, capables d'enthousiasme et d'initiative, et portant en offrande à l'avenir la pure tradition française, voilà ce que les pères et les mères nous doivent donner.

Je connais peu d'épisodes de l'histoire aussi émouvants que celui de la croisade des enfants. Elle ne servit de rien, mais la beauté, de quoi sert-elle ? Plusieurs milliers d'enfants ayant entendu parler de ce tombeau du Christ qui était aux mains des infidèles et dont leurs pères n'avaient pu garder la conquête, entreprirent de le délivrer. Agités de foi et d'espé-

rance, ils se mirent en route. Quand ils voyaient un château à l'horizon, ils s'exaltaient et demandaient :

— N'est-ce pas là Jérusalem ?

Les jours passaient, et ce n'était jamais Jérusalem. Ils n'y parvinrent point. Ils jonchèrent les chemins de leurs jeunes corps, comme ces fleurs fragiles qui ne vivent point hors du jardin natal. Mais ils furent à leur manière des héros, si l'héroïsme consiste à la fois dans l'élévation du but et la volonté de l'atteindre, et non point dans le succès.

Ceux-là retrouvèrent directement l'idéal de la race que leurs pères avaient compromis. Pures victimes, ils s'offrirent en holocauste pour expier les faiblesses de plusieurs générations précédentes.

Dans leur impatience, ils n'attendirent point d'être préparés. A cette préparation, les parents ne doivent pas faillir. Elle consistera à tremper le caractère, à fortifier le courage, à donner de bonne heure un sentiment d'honneur et de dignité. Que nos enfants apprennent à connaître la beauté de la terre natale et les hauts faits de leurs ancêtres français. Les paysages de nos premières années nous révèlent la nature et notre cœur. Les biographies des hommes d'action mettent du sang aux joues de ceux qui les lisent, lorsqu'ils ont en germe des qualités d'énergie. Enclins à tout rapporter à nous-mêmes, nous calculons ce qu'ils avaient déjà fait à notre âge et nous rougissons de notre inertie. Sachons ainsi proposer aux enfants des images efficaces.

(*Correspondant*
du 25 janvier 1904).

HENRY BORDEAUX.

NOTE 2

« Quand on devient trop las et trop meurtri pour s'attacher aux gens comme autrefois, c'est cet amour du terroir et des choses qui seul demeure, pour encore faire souffrir... » Cette phrase est dans les adieux que M. Pierre Loti fait au pays basque après un séjour de sept ans. Il habitait à Hendaye, près de la Bidassoa, à la frontière d'Espagne. Ce pays, il l'a fait sien, comme tant d'autres qu'il a traversés. Il lui a consacré ce chef-d'œuvre, *Ramuntcho*.

C'est une idylle au pays basque, une idylle qui finit par une séparation plus tragique même que la mort. Pierre Loti n'a rien écrit de plus poignant. Il y a déposé toute la beauté de la nature, celle que revêt l'amour dans les cœurs simples et passionnés, et une force de vérité que l'on ne trouve point dans *Pêcheur d'Islande*. Là, il semblait que ses matelots et ses filles de peuple étaient ornés de trop de sentiments cultivés, prenaient des attitudes trop distinguées et conventionnelles. M. Loti l'a-t-il compris ? C'est sans doute pour cette cause qu'il a expliqué par leurs origines l'âme du héros de *Matelot* et celle du jeune *Ramuntcho*. Le premier est d'une famille déchue, que la ruine a rejetée vers le peuple ; l'autre est né d'un riche étranger qui emmena à Paris sa mère, la paysanne basquaise. Ils sont supérieurs à leur milieu par leur intelligence, et par cette inquiétude de pensée qui trahit un cerveau plus raffiné ; ils sont de leur milieu par la simplicité de leur cœur. Pierre Loti, qui est grand artiste surtout par la sincérité de son émotion, qui a grand'peine à créer des personnages indépendants de lui-même, est à l'aise pour leur communiquer ce qu'il a res-

senti. Il compliquait à tort Yves ou Yan ; les héros de *Matelot* et de *Ramuntcho* sont autrement réels ; leur humanité est autrement vivante parce qu'elle ressemble par certains côtés à celle de leur auteur.

Oui, la beauté de ce livre, *Ramuntcho*, est merveilleuse. Plus tard, bien plus tard, il fera couler encore de précieuses larmes. Car son émotion est puisée aux sources pures de l'art. Ces solitudes pyrénéennes, ces montagnes d'où descend sur le village perdu d'Etchézar « une si hâtive impression de soir », cette nature trop puissante et qui semble écraser l'homme de sa grandeur, il la retrace avec une surprenante vigueur, Et comme on l'oublie pourtant, lorsque paraissent, se tenant par la main, ces deux enfants qui s'aiment, Ramuntcho et Gracieuse ! Lui a dix-huit ans, elle en a quinze. Ils ne se souviennent point du commencement de leur amour. Ils ne se sont jamais dit encore une parole de tendresse. C'est elle, qui, parlant un jour de l'avenir, dit tout naturellement et sans y prendre garde : Nous irons ensemble là-bas, comme si leurs deux vies étaient mêlées. Et quand ils ont pris conscience de cette union de leurs cœurs, il leur semble qu'ils viennent de franchir à deux le seuil grave et solennel de la vie, et ils chancellent presque dans leur promenade ralentie comme deux enfants ivres de jeunesse, de joie et d'espoir. Cherchez une scène d'aveux d'une pareille fraîcheur, d'une douceur semblable. La nuit d'Espagne verse ses molles clartés sur les deux jeunes fiancés dont l'amour qui est comme la respiration de leurs deux âmes n'a pas besoin d'être exprimé, et qui goûtent « l'incomparable silence des joies jeunes, des joies neuves et encore inédites, qui ont besoin de se taire, de se

recueillir, pour se comprendre mieux dans toute leur profondeur. »

Tout le long du livre, ce sont des scènes d'une beauté pareille, toutes frémissantes d'une volupté candide, celle de l'extrême jeunesse et du premier amour. Le soir, Gracieuse demeure longtemps assise, sur un banc de pierre, devant la maison. Elle est là, immobile, presque mêlée à la nuit où montent les odeurs des jardins. Là Ramuntcho vient la rejoindre. Il apparaît fier et souriant, la veste rejetée sur l'épaule. Elle lui dit un peu effrayée de son audace : — Pourquoi viens-tu ? — Et un instant plus tard, comme il s'en va, elle murmure : — Tu reviendras demain ! — Ces impressions d'amour, ressenties par des enfants qui se donnent pour la première et la dernière fois, quelle mystérieuse douceur les rend ainsi troublantes, et quel désir de tendresse bénie et éternelle elles font palpiter en nous !

Je ne rappellerai pas la dernière scène, si humaine, si poignante dans sa simplicité tragique. Jamais Loti n'a fait tenir une pareille puissance d'émotion dans ces drames joués presque sans paroles dont cependant il excelle à rendre l'expression intime. Il peut aujourd'hui quitter le pays basque. Il l'emporte dans son cœur, et par lui nous en connaissons toute l'ardeur mélancolique et passionnée.

(*Revue hebdomadaire*
du 27 mai 1899).

Henry BORDEAUX.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 072883157